

DICTIONNAIRE  
DES CODES HOMOSEXUELS

**Questions Contemporaines**  
*Collection dirigée par J.P. Chagnollaud,*  
*B. Péquignot et D. Rolland*

Série « Globalisation et sciences sociales »  
dirigée par Bernard Hours

La série « Globalisation et sciences sociales » a pour objectif d'aborder les phénomènes désignés sous le nom de globalisation en postulant de leur spécificité et de leur nouveauté relatives. Elle s'adresse aux auteurs, dans toutes les disciplines des sciences humaines et sociales, susceptibles d'éclairer ces mutations ou évolutions à travers des enquêtes et des objets originaux alimentant les avancées théoriques à réaliser et les reconfigurations disciplinaires consécutives.

**Derniers ouvrages parus**

Fabien GALZIN, *La dictature du chiffre. Le libéralisme, la science et le « psy »*, 2008.

Clotilde CHABUT, *Parents et enfants face à l'accouchement sous X*, 2008.

A. B. LENDJA NGNEMZUE, *Les étrangers illégaux à la recherche des papiers*, 2008.

E. BAUMANN, L. BAZIN, P. OULD-AHMED, P. PHELINAS, M. SELIM, R. SOBEL *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes*, 2008.

Helmut F. KAPLAN, *Fondements éthiques pour une alimentation végétarienne*, 2008.

Claudie BAUDINO, *Prendre la démocratie aux mots*, 2008.

Pierre LUMBROSO, *Libre d'être putain ? Manifeste pour une prostitution choisie*, 2008.

Marc de Cursay, *Corse : la fin des mythes*, 2008.

Michel ADAM, *L'Association image de la société. Le modèle associatif et ses enjeux*, 2008.

Romain GRAËFFLY, *Logement social et politique de non-discrimination en Europe*, 2008.

Bruno THIBERGE (Sous la dir.), *La question des compétences sociales et relationnelles*, 2007.

Philippe ARIÑO

DICTIONNAIRE  
DES CODES HOMOSEXUELS

1<sup>ère</sup> partie (de A à H)

Guide de lecture des essais

*Homosexualité intime et Homosexualité sociale*

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2008**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattanl@wanadoo.fr](mailto:harmattanl@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-06677-9  
EAN : 9782296066779

« *Un jour je classerai. Quand j'aurai du temps...* » (Le protagoniste anonyme de la pièce *La Femme assise qui regarde autour* (2007) d'Hedi Tillette Clermont Tonnerre).

Pour accompagner votre lecture des essais *Homosexualité intime* et *Homosexualité sociale*, voici le *Dictionnaire des codes homosexuels*, un petit guide référençant par ordre alphabétique (de « actrice-traîtresse » à « Wagner ») tous les codes homosexuels indiqués par une note de bas de page dans le texte principal. Il y en a 184 en tout, sachant qu'il pourrait y en avoir bien davantage ou beaucoup moins selon l'appréciation de chacun, et que certains se font échos, l'univers symbolique renvoyant à l'inconscient collectif universel. Pour chacun d'eux, j'ai donné toutes les œuvres fictionnelles sur lesquelles je les avais vus figurer, puis, sur une deuxième partie de tableau, leurs improbables actualisations dans la réalité concrète, en traçant entre la fiction et la réalité une frontière bien nette, celle de la coïncidence (et surtout pas celle de la causalité !).

J'attire toute votre attention sur le fait que ces codes ne sont nullement, et ne devront jamais, constituer une grille de lecture ni un portrait-robot *des* homosexuels, bien que de l'extérieur ils apparaissent comme une tentative de pathologisation et d'essentialisation du désir homosexuel. Ils sont tout le contraire : plus j'ai énoncé que le désir homosexuel avait ses images propres pour se dire, plus (et voilà le paradoxe) j'ai cherché à montrer que « l'homosexuel » n'existait pas et que l'homosexualité n'était pas l'identité profonde des personnes qui se sentent « homosexuelles ». Je le répéterai jusqu'à mon lit de mort s'il le faut, mais ceci est fondamental pour ne pas dénaturer ma démarche. On ne peut en aucun cas considérer les symboles relevés dans ce dictionnaire comme des outils pour isoler le désir homosexuel du désir hétérosexuel (d'autant plus que vous constaterez rapidement que le langage iconographique qu'utilise le désir homosexuel est presque identique à celui du désir hétérosexuel), ni comme des vérités ou des *faits réels* sur les personnes homosexuelles. Même si certains symboles parviennent à être dans certains cas partiellement actualisés en réalités fantasmées dans le quotidien d'un grand nombre de personnes homosexuelles, à cause de l'intervention d'une conscience humaine qui les croient totalement vrais ou totalement faux parce qu'elle maintient avec eux un rapport idolâtre souffrant, il n'en reste pas moins qu'ils doivent toujours demeurer là où ils sont nés, c'est-à-dire au pays des mythes et des fantasmes. Leurs actualisations ne sont jamais systématiques, et notre liberté humaine, si petite soit-elle dans les circonstances de la vie où elle est mise à mal, est inviolable. Il est donc clair que ce dictionnaire ne doit pas servir de test ou d'ensemble de « critères » pour détecter en soi et chez les autres l'existence d'une identité homosexuelle figée et éternelle : nos désirs sont évolutifs, notre sexualité en inconstante construction, si bien qu'il serait totalement absurde de prétendre, après lecture de ce répertoire, que par

exemple toutes les personnes homosexuelles aiment les chats, ont une mère possessive, ou se passionnent pour la corrida. Si certains lecteurs finissent par le penser, une deuxième lecture plus attentive du texte principal s'impose. Les codes homosexuels n'ont été soulignés d'une part qu'en vue d'inclure l'homosexualité dans une perspective universelle et évolutive de la sexualité, et d'autre part, pour remettre en cause le mythe de l'identité homosexuelle tout en défendant l'existence d'un désir particulier et parfois éphémère, le désir homosexuel, et de ses supports humains que sont les images.

Pour intégrer à ce dictionnaire une création (film, discours, roman, chanson, peinture, pièce, etc.) en tant qu'« œuvre homosexuelle » (expression largement discutable, j'en conviens), il a fallu à mon sens :

- soit que le thème principal ou secondaire de l'œuvre en question se rapporte explicitement au désir homo-érotique.
- soit que l'homosexualité du créateur de cette œuvre soit affichée et connue des media, ou relativement latente.
- soit que l'artiste soit vénéré(e) comme une icône de la communauté homosexuelle, ou que le public visé par sa création artistique se revendique gay ou *gay friendly*.

Néanmoins, l'imprécision entourant le concept d'identité homosexuelle, de par la nature même du désir homosexuel qui repose essentiellement sur l'ambiguïté, montre que la désignation « œuvre homosexuelle » s'applique à des créations que certains pensent strictement hétérosexuelles, et qu'elle louvoie fatalement avec la caricature. Loin de discréditer entièrement le sérieux du *Dictionnaire des codes homosexuels*, cela prouve bien une chose : d'une part, quand nous parlons du désir homosexuel, nous ne nous référons pas à des faits et des actes réels, et d'autre part, nous abordons toujours plus globalement la question des désirs humains écartelants, qu'ils soient homosexuels, hétérosexuels, ou bisexuels. Le désir hétérosexuel et le désir homosexuel utilisent les mêmes codes iconographiques pour se dire, même s'ils ne s'actualisent pas pareil : la seule différence entre les deux est que le premier intègre la différence des sexes de manière brutale, et que le second la rejette, pour des résultats tout aussi violents.

Mon relevé n'a rien d'exhaustif ou de purement objectif. Par la force des choses, j'ai opéré des choix selon ce que je suis, ce que je connais, ce que j'aime ou j'aime moins, ce que j'avais envie d'exprimer et de défendre. Il m'est impossible de nier que ce florilège a été inspiré, et donc limité, par mon histoire personnelle, mon contexte d'écriture, mes goûts, mes rencontres, mes lectures, mon âge, etc.. Cependant, il n'en est pas pour

autant *que* générationnel, individuel, idéologique, subjectif. J'ai veillé à diversifier au maximum mes outils d'analyse et les sources, si bien que j'ose prétendre qu'il constitue une banque de références solides pour tout chercheur et passionné de l'homosexualité. Il doit donc être pris comme un ensemble hétéroclite *mais* cohérent et à visée universelle. De prime abord, les ouvrages référencés apparaîtront de valeurs très inégales, tant les codes homosexuels, renvoyant à la culture humaine mondialisée, ratissent large... et pas toujours vers des créations de qualité : le désir homosexuel, s'appuyant fortement sur le kitsch ou le *camp*, c'est-à-dire des genres « pacotille » et totalitaires, risque de donner à ma liste un air de pot-pourri psychédélique peu crédible, puisque se mélangent des ouvrages intellectuellement très honnêtes à de purs « navets » cinématographiques et littéraires, des témoignages d'intellectuels reconnus comme des « génies » à des interviews de stars éphémères « à la Warhol » (j'ai marié sans complexe Marcel Proust avec Alizée !). Mais malgré tout, avec le temps et ma petite expérience, je me suis quand même rendu compte que ce répertoire pouvait servir de clé de lecture d'un très grand nombre d'œuvres homosexuelles (y compris celles que je n'ai pas encore vues !), et faire écho à beaucoup de discours et de vies de personnes homosexuelles (les individus homos que je ne connais pas encore étant eux aussi inclus). C'est dire la portée universelle que contiennent ces annexes. Des esprits sceptiques verront peut-être dans mon travail d'analyse symbolique du désir homosexuel une extrapolation, et se tueront à me prouver une évidence que je sais déjà : que la fiction n'est pas la réalité. Or, les mythes ont beau ne rester confinés que dans l'imaginaire, ils recouvrent au moins une certaine réalité de la conscience humaine, donc ils parlent de manière atemporelle aux Hommes de 7 à 77 ans. Je n'ai fait que citer des exemples et des individus provenant de la culture artistique mondialisée : certains pourraient se servir de cet angle de vue pour ne pas s'identifier à ceux qu'ils considèrent comme des artistes farfelus vivant dans un univers artificiel bien lointain du leur. À ceux-là je répondrais que d'une part il n'existe pas une cloison étanche entre les personnes homosexuelles soi-disant superficielles, citadines, connues, et obsédées sexuelles du « milieu homosexuel », et les personnes homosexuelles inconnues, intègres, fidèles, vivant « hors milieu » (je les renvoie aux pages sur le paradoxe du libertin homosexuel dans l'ouvrage principal) ; et que d'autre part, si j'avais pu cité les nombreuses et parfois incroyables phrases que j'ai entendues au hasard des conversations anodines avec mes amis homosexuels, je l'aurais volontiers fait. Ce n'est pas dit que je ne le fasse pas un jour pour vous montrer combien ce que j'ai écrit s'applique non seulement au petit monde du *show business* mais aussi à bon nombre de sujets homosexuels peu excentriques, simples, et absolument pas adeptes du mode de vie homosexuel présenté à la télévision.



Je peux vous assurer qu'après le *Dictionnaire des codes homosexuels*, vous ne regarderez plus les films et ne lirez plus les romans à thématique homosexuelle pareil. Je vous fais cadeau d'une paire de lunettes originale (... et à double-tranchants si vous la mettez à l'envers !). Donc attention... et bonne lecture à vous !

L'auteur

actrice-traîtresse (star vieillissante et cruelle/photo chiffonnée dans une main fermée et crispée)

\* Voir également regard féminin, reine, femme-araignée, destruction des femmes, bourgeoise, grand-mère, bergère, mort = épouse, chevauchement de la fiction sur la réalité, tomber amoureux des personnages de fiction ou du leader de la classe, télévore et cinévore, et Carmen dans le Dictionnaire des codes homosexuels.

## **A – FICTION**

### **a) La femme-objet médiatique représente la mort :**

Le roman *La Trahison de Rita Hayworth* (1968) de Manuel Puig, le tableau *Le Spectre du Sex-Appeal* (1934) de Salvador Dalí, la pièce *La Reine morte* (1942) d'Henri de Montherlant, Maria Casarès interprétant la Mort dans le film « Orphée » (1950) de Jean Cocteau, la chanson « Miss Paramount » du groupe Indochine, « Doña Macabra » (1970) d'Hugo Argüelles, le roman *Las Cortes de la Muerte* d'Antonio de Hoyos, « The Wild Party » (1975) de James Ivory, etc..

La « pin up du soldat », celle qui conduit les Hommes à la mort, est souvent une icône gay (Bette Midler dans le film « For the Boys » (1991) de Mark Rydell, Marlene Dietrich dans le poème « Canción de Amor a los Nazis en Baviera » de Néstor Perlongher, Lady Di dans « Todo el Poder a Lady Di », toujours de Néstor Perlongher).

Parfois, cette actrice-traîtresse représente globalement tous les acteurs, masculins ou féminins, qui habitent les écrans blancs des salles de ciné. Dans *Le Condamné à Mort*, par exemple, Jean Genet parle des « assassins du mur ». Dans le film « Un Cadavre au Dessert » (1976) de Robert Moore, la femme de Sam Spade demande à son mari pourquoi il garde des magazines pleins d'hommes musclés et tout nus dans son bureau. Celui-ci lui répond : « *Ce sont des suspects !* ». Par conséquent, il arrive que le personnage se venge de ses idoles. Dans le roman *Les Dix Gros Blancs* (2005) d'Emmanuel Pierrat et dans la pièce *Elvis n'est pas mort* (2008) de Benoît Masocco, les stars du *show business* sont tour à tour assassinées.

« femme idéale traîtresse » (Amélie dans la pièce *Confidences entre Frères* (2008) de Kevin Champeño)

« Voulez-vous voir la mort en face ? Elle s'habille en technicolor. » (c. f. la chanson « Les Adieux d'un Sex-Symbol » de Stella Spotlight dans le spectacle musical *Starmania*)

« Je suis mort. Yolanda m'a suicidée. » (Sor Estiercol dans le film « Dans les Ténèbres » (1983) de Pedro Almodóvar)

« C'était une déesse. Une déesse sépulcrale régnant sur l'obscurité immense, un fantôme incolore qui avait quitté l'écran d'un film en noir et blanc. » (Nicolas Bernardini, *L'Encre*, Angers, 2003, p. 8)

« Je cède à cette tentation un peu comique de contempler le visage banal d'une actrice en vogue. J'oscille perpétuellement entre la nostalgie de la vertu et le désir de péchés que je n'ose point commettre, et je me sens à la fois profondément malheureux. » (Fabien dans Julien Green, *Si j'étais vous* (1947), Éd. Plon, Paris, 1970, p. 150)

« La grande dame nous laisse tous orphelins, c'est un malheur incommensurable pour l'humanité. » (Monsieur Charlie dans Christophe et Stéphane Botti, *L'Héritage de la Femme-Araignée*, Éd. Alna, La Rochelle, 2007, p. 17)

« Björk avait terminé depuis longtemps. Sa voix malicieuse avait cessé de nous envoûter et le sortilège prenait fin avec le disque. » (Hervé Claude, *Riches, cruels et fardés*, Éd. Gallimard, Paris, 2002, p. 187)

**b) La ridicule star dégradée ou la star vieillissante défiant héroïquement le temps est célébrée par le personnage homosexuel :**

L'ancienne Claudette Mongola interprétée par Élie Kakou, la diva à la retraite dans le film « Beautiful Thing » (1995) d'Hettie MacDonald, la chanson « Discoqueen » de la Palma dans le spectacle musical *Cindy*, la chanson « Les Adieux d'un Sex-Symbol » de Stella Spotlight dans le spectacle musical *Starmania*, les quatre divas du film « Salò ou les 120 Jours de Sodome » (1975) de Pier Paolo Pasolini, la vieille star de music-hall handicapée dans la comédie musicale *Le Cabaret des Hommes perdus* (2006) de Christian Siméon, Charlotte la mère pianiste dans le film « Sonate d'Automne » (1978) d'Ingmar Bergman, « The Fan » (1981) d'Edward Bianchi, « Il était une Fois dans l'Est » (1974) d'André Brassard, « Women » (1939) de George Cukor, Jenny dans le spectacle musical *Panique à Bord* (2008) de Stéphane Laporte, la chanson « Et si vieillir m'était conté » de Mylène Farmer, la grand-mère chanteuse du film « Tan de Repente » (2003) de Diego Lerman, « Les Larmes amères de Petra Von Kant » (1972) de Rainer Werner Fassbinder, la Norma Desmond du film « Boulevard du Crépuscule » (1950) de Billy Wilder, le spectacle musical *Yvette Leglaire « Je reviendrai ! »* (2007) de Dada et Olivier Denizet, « Le Clair de Terre » (1969) de Guy Gilles, « Femmes Femmes » (1974) de Paul Vecchiali, « Corps à Cœur » (1978) de Paul Vecchiali, « En Haut des Marches » (1983) de Paul Vecchiali, Sylvia Miles dans le film « Heat » (1972) de Paul Morrissey, « Bêtes de Scène » (2000) de Christopher Guest, « Beverly Kills » (2005) de Damion Dietz, le ballet *Alas* (2008) de Nacho Duato, Mademoiselle Ott dans le roman *L'Autre* (1971) de Julien Green, etc..

Cette star hautaine expulse généralement son fan : Tatïe Danièle dans le film « Tatïe Danièle » (1989) d'Étienne Chatiliez, l'odieuse Grany dans le one-man show *Comme son Nom l'indique* (2008) de Laurent Lafitte, Uma Rojo dans le film « Tout sur ma Mère » (1998) de Pedro Almodóvar, Ève dans le film « All About Eve » (1950) de Joseph Mankiewicz, Victoria dans le film « Madame Satã » (2001) de Karim Ainouz, les vidéo-clips des chansons « I Outta Love » d'Anastacia, « My Love Don't Cost a Thing » de Jennifer Lopez, « J'envoie valser » de Zazie, « Moi... Lolita » d'Alizée, « He Wasn't Man Enough for Me » de Toni Braxton, « I Never Loved You Anyway » des Corrs, etc..

Dans la pièce *Les Fugueuses* (2007) de Pierre Palmade et Christophe Duthuron, Claude est « la vieille » infréquentable, anti-conformiste, inflexible, peu docile, « chieuse », rebelle, vulgaire, volage, solide comme un roc... bref, immortelle.

**c) Le personnage homosexuel garde dans sa main une photo déchirée ou chiffonnée :**

La pièce *Une Cigogne pour Trois* (2008) de Romuald Jankow, « The Bubble » (2006) d'Eytan Fox, « Le Traqué » (1950) de Frank Tuttle et Boris Lewin, « Delirium » (1987) de Lamberto Bava, « Fotos » (1996) d'Elio Quiroga, « La Tour Montparnasse Infernale » (2000) de Charles Némès, « Le Testament d'Orphée » (1959) de Jean Cocteau, etc..

Dans le film « La Fureur de Vivre » (1955) de Nicholas Ray, Plato cache une photo d'Alan Ladd dans son vestiaire. Dans le film « Théorème » (1968) de Pier Paolo Pasolini, Odetta, celle qui prenait sans arrêt les autres personnages en photo finit mystérieusement pétrifiée sur le lit familial, à l'image de ses clichés. Elle garde une main crispée qui renferme le symbole de son idolâtrie... L'arroseur arrosé apparaît également avec le professeur d'Angela dans le film « Tesis » (1996) d'Alejandro Amenábar, pétrifié devant son écran de cinéma. On retrouve la photographie déchirée dans le poème « Lugar » de Néstor Perlongher (c. f. « *estampillas rasgadas con la imagen de un héroe aborrecido* », poème « Lugar », v. 18-19, dans *Poemas completos*, Éd. Seix Barral, Buenos Aires, 1997). L'idolâtrie photographique se traduit parfois par l'acte iconoclaste. Dans la pièce *El Vals de los Buitres* (1996) d'Hugo Argüelles, Lionel détruit un poster de Bette Davis avec un couteau. Dans le film « ; Harka ! » (1941) de Carlos Arévalo, Herrera déchire la photo de sa fiancée Amparo. Dans le film « Salò ou les 120 Jours de Sodome » (1975) de Pier Paolo Pasolini, une fille se fait arrêter par les bourreaux parce qu'elle possède une photo sous son oreiller.

« *Chloé avait du sang entre les dents quand on l'a retrouvée inanimée dans la forêt de Sénart, un papier avec mon nom dans son poing serré.* » (Cécile dans Karine Reysset, *À ta Place*, Éd. de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 2006, p. 136)

« *Ma main crispée sur une carte postale, la plus banale la plus vulgaire La Place du Tertre tandis que je retiens une espèce de plainte, un grognement dont je m'affole de ne pas reconnaître la nature, je serre les dents, mon corps légèrement incliné au-dessus de la carte vers le guichet.* » (Jean-Louis Bory, *La Peau des Zèbres*, Éd. Gallimard, Paris, 1969, p.173)

« *Il sentit sous sa paume le papier lisse d'un exemplaire de L'Imitation que sa mère lui avait donné pour son vingt-deuxième anniversaire, et tout à coup il fut repris par un monde qui lui parut aussi étroit qu'une geôle.* » (Julien Green, *Si j'étais vous* (1947), Éd. Plon, Paris, 1970, p. 16) ; « *une image pieuse fixée avec une punaise. Alors, par un mouvement de révolte qui lui rendit toute sa vigueur, il se leva, arracha cette image et d'un geste rageur la déchira en quatre morceaux, puis, ouvrant la fenêtre, il lança dans le vide ces petits fragments de papier bariolés de couleurs naïves.* » (Emmanuel Fruges, *Idem*, p. 185) ; « *Il remarqua que les mains de la femme demeuraient à moitié ouvertes, les doigts un peu repliés sur eux-mêmes comme pour saisir quelque chose.* » (Paul face au cadavre de Berthe qu'il a tuée par strangulation, *Idem*, p. 120)

« *Alors elle serre ce papier tout froissé sur son cœur, son cœur peut-être aussi froissé que le papier, autant... ou davantage.* » (Manuel Puig, *Le Baiser de la Femme-Araignée*, Éd. Seuil, Paris, 1979, p. 218)

-----fontière à franchir avec précaution-----

## **B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

**La fiction peut renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :**

### **a) La trahison de la bimbo :**

Dans la réalité, les femmes les plus célébrées par la communauté homosexuelle ont pu être aussi les plus homophobes : Anita Bryant (ancienne Miss Oklahoma dans les années 1970), Brigitte Bardot, la soprano Elisabeth Schwarzkopf, etc..

« *Madonna est bonne, Madonna est, comme Évita, une sainte, et comme Évita, une révolutionnaire. Comme Évita, elle donne beaucoup d'argent aux associations caritatives, et*

comme Évita, elle est inimitable. Bref, Madonna est comme Évita, un point c'est tout. C'est justement ça le problème. » (C. f. la dernière phrase de l'article « Madonna », dans Alberto Mira, *Para Enterdernos* (1999), Éd. La Tempestad, Barcelona, 2002, p. 483)

« Malheureusement, je pris le cinéma au sérieux, et s'il ne me fit aucun mal, il mit néanmoins mon sang-froid à rude épreuve. » (Gore Vidal, *Palimpseste – Mémoires* (1995), Éd. Galaade, Paris, 2006, p. 418)

« Je pensais qu'elle et moi nous étions immortels. » (Jean-Luc Lagarce en parlant de Marlène Dietrich, dans la pièce *Ébauche d'un Portrait*, 2008)

#### **b) La star vieillissante et cruelle :**

Je vous renvoie au documentaire « Poussières d'Amour » (1996) de Werner Schroeter, au livre d'essais *Miss Media* (1997) de Ricardo Llamas, etc..

Certaines personnes homosexuelles admirent la femme à la soixantaine séduisante et possédant encore une classe époustouflante pour son âge : par exemple Laura (Jeanne Moreau) dans le film « Le Temps qui Reste » (2005) de François Ozon, Victoria (Julie Andrews) dans le film « Victor, Victoria » (1982) de Blake Edwards, Camille (Catherine Deneuve) dans le film « Après Lui » (2007) de Gaël Morel, Catarina (Géraldine Chaplin) dans le film « Parle avec elle » (2001) de Pedro Almodóvar, Blanche (Vivien Leigh) dans le film « Un Tramway nommé Désir » (1950) d'Élia Kazan, etc.. Thierry Le Luron aime particulièrement imiter les vieilles divas : Line Renaud, Alice Sapritch, etc..

« Elle est une synthèse de toutes les stars vieillissantes. » (Jean-Philippe, travesti, concernant son personnage de Charlène Duval, cité par David Lelait, « Charlène Duval », sur le site [www.e-llico.com](http://www.e-llico.com), consulté en juillet 2005)

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours aimé les vieilles dames. » (Frédéric Mitterrand, *La Mauvaise Vie*, Éd. Robert Laffont, Paris, 2005, p. 308)

#### **c) La photo chiffonnée :**

De nombreux artistes homosexuels pratiquent un art fondé sur l'iconoclastie des stars vieillissantes. Ils détruisent par la parodie les genres musicaux, théâtraux, littéraires qu'ils aiment le plus (exemple : Francis Bacon, François Ozon, Christian Siméon, Marcel Proust, Andy Warhol, Yvette Leglaire, etc.).

## adeptes des pratiques SM (saint Sébastien)

\* Voir également homosexuels psychorigides, amant triste, androgynie bouffon/tyran, ennemi de la Nature, homosexualité noire et glorieuse, mort, se prendre pour Dieu, poupées, symboles phalliques, et Liaisons dangereuses, dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

### **A – FICTION**

#### **a) Le personnage homosexuel s'adonne au sadomasochisme :**

La pièce *À Plein Régime* (2008) de François Rimbau, « La Chasse » (1980) de William Friedkin, « Preaching to the Perverted » (1997) de Stuart Urban, la pièce *À Trois* (2008) de Barry Hall, le vidéo-clip de la chanson « Beyond my Control » de Mylène Farmer, la chanson « Viril » de Jean Guidoni, « Un Año sin Amor » (2005) d'Anahi Berneni, « Shoot me Angel » (1995) d'Amal Bedjaoui, « The Caretaker » (1963) de Clive Donner, « Kurutta Buyokai » (1993) d'Hisayasu Sato, « Fireworks » (1947) de Kenneth Anger, le spectacle musical *Panique à Bord* (2008) de Stéphane Laporte, la chanson « Les Liens d'Éros » d'Étienne Daho, la pièce *Jerk* (2008) de Dennis Cooper, « Singapore Sling » (1990) de Nikos Nikolaidis, Matiitas dans le roman *La Colmena* (1951) de Camilo José Cela, le roman *El Anarquista desnudo* (1979) de Luis Fernández, le tee-shirt « Monsieur SM » suspendu au décor de la pièce *Les Babas Cadres* (2008) de Christian Dob, « Les Nuits fauves » (1991) de Cyril Collard, « Le Chat noir » (1934) d'Edgar G. Ulmer, « La Clé de Verre » (1942) de Stuart Heisler, le gardien sadique dans le film « Démons de la Liberté » (1947) de Jules Dassin, « The Servant » (1963) de Joseph Losey, « Billy Budd » (1962) de Peter Ustinov, « Sadomania » (1980) de Jess Franco, « Haltéroflie » (1982) de Philippe Vallois, « Flower and Snake » (1974) de Masaru Konuma, « El Topo » (1971) d'Alejandro Jodorowsky, « Amours mortelles » (2001) de Damian Harris, « Frisk » (1995) de Todd Verow, le SM lesbien dans le film « The Elegant Spanking » (1994), « The Black Glove » (1996), et « Ecstasy in Berlin 1926 » (2004) de Maria Beatty, « Taxi Nach Cairo » (1988) de Frank Ripplloh, « Séduction Femme Cruelle » (1985) de Monique Treut, « Vies de Loulou » (1989) de Bigas Luna, « Empire State » (1986) de Ron Peck, « The Attendant » (1992) d'Isaac Julien, la pièce *Western Love* (2008) de Nicolas Tarrin et Olivier Solivérès, « Irréversible » (2001) de Gaspar Noé, « Sitcom » (1997) de François Ozon, la pièce *Big Shoot* (2008) de Koffi Kwahulé, etc..

On retrouve l'association entre homosexualité et sadomasochisme chez Zhang Yuan, Isabelle Punnet, Michael Kleeborg, Élisabeth Herrgott, etc..

L'homosexuel suit le chemin du SM paradoxalement parce qu'il cherche à fuir à tout prix la mort et la souffrance réelles : « *Je ne suis pas apte pour la souffrance.* » (C. f. la réplique de la pièce *La Estupidez* (2008) de Rafael Spregelburd).

« *J'ai horreur de la violence sauf pour jouer et jouir.* » (François pratiquant le SM avec son « mari » Max, dans Hervé Claude, *Riches, cruels et fardés*, Éd. Gallimard, Paris, 2002, p. 110)

La souffrance et le viol sont esthétisés, donc leur violence, atténuée : « *Mon plaisir se construit sur un paradoxe : je ne peux aspirer à la flagellation, celle qui blesse, punit, avilit ; mais l'idée d'un châtiment est un puissant stimuli érotique.* » (Cy Jung, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un Train*, Éditions gaies et lesbiennes, Paris, 2005, p. 60) ; « *La fessée est par nature baroque.* » (*Idem*, p. 52)

« *You are in love with pain.* » (Michel Hermon dans *Dietrich Hotel*, 2008)

« *Il souffrait de joie.* » (Michel del Castillo, *Tanguy*, Éd. Julliard, Paris, 1957, p. 102)

**b) Le personnage homosexuel se prend (ou est pris) pour un Saint Sébastien martyrisé :**

Le roman *Dix Petits Phoques* (2003) de Jean-Paul Tapie, la pièce *L'Opération du Saint-Esprit* (2007) de Michel Heim, « Saint » (1996) de Bavo Defurne, « Soudain l'été dernier » (1960) de Joseph Mankiewicz, la pièce *La Tempête* (1661) de William Shakespeare, « Lilies » (1996) de John Greyson, « Les Enfants terribles » (1949) de Jean-Pierre Melville, *Les Archers de saint Sébastien* (1912) de Jean Cocteau, le vidéo-clip de la chanson « Losing my Religion » du groupe R.E.M., *Queer Saint* (1999) de Joël Peter Witkin, *Saint Sébastien* (2003) de Pierre Buraglio, le roman *Mort à Venise* (1912) de Thomas Mann, le roman *Le Martyre de Saint-Sébastien* (1911) de Gabriele d'Annunzio, la pièce *Arthur Rimbaud ne s'était pas trompée* (2008) de Bruno Bisaro, le roman *Marcos, Amador de la Belleza* (1913) d'Alberto Nin Frías, le roman *El Martirio de san Sebastián* (1917) d'Antonio de Hoyos, « Sebastiane » (1975) de Derek Jarman, « Mishima » (1984) de Paul Schrader, la pièce *Le Funambule* (1958) de Jean Genet, etc..

Le saint Sébastien homosexuel est représenté en photo (Pierre et Gilles, Michel Guillaume, Raymond Voinquel, Orion Delain, Fred Jagu, Pierre Sarfati, Christian Rouchouse et Marcel, Joseph Caprio, Miklos Feyes, David Nassoy, etc.), en sculpture (Tony Riga, Ange et Damnation, etc.), en peinture (Gustave Moreau, Alex Rochereau, Bertrand Bolognesi, Philippe Bernier, Moktar Bakayoko, Sandra Venturini, Franck Rezzak, Paul Boulitreau, Bruno Perroud, Jérôme Marichy, Narcisse Davim, Michael Sebah, etc.), en dessin (Kinu Sekigushi, Logan, Guy Thomas, Jean Cocteau, Édouard MacAvoy, Olympe, Phil Burns, Elsa Caitucoli, Thom Seck, Christophe Catalan, Alain Burosse, Cuneo, Ers Raspaut, etc.). Je vous renvoie au grand dossier consacré entièrement à saint Sébastien dans l'art homosexuel, dans *Triangul'Ère 3* (2001) de Christophe Gendron (pp. 1049-1105).

-----fontière à franchir avec précaution-----

**B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

**La fiction peut renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :**

**a) La pratique concrète du sadomasochisme :**

Je vous renvoie au documentaire sur le milieu SM lesbien avec « Bloodsisters : Leather, Dykes and Sadomasochism » (1995) de Michelle Handelman.

En France, en 1996 se crée l'association des filles SM, les « Maudites Femelles ». On trouve chez les personnes homosexuelles un certain nombre d'adeptes des pratiques SM : Xavier Gicquel, le groupe britannique Frankie Goes to Hollywood, Michel Foucault, James Dean (il aime les brûlures de cigarettes), Dennis Cooper, Francis Bacon, Jane Bowles, Sylvano Bussoti, Hervé Guibert, Patrice Chéreau, Eloy de la Iglesia, Valentine Penrose, Mario Mieli, Mathieu Lindon, Yukio Mishima, Paul Verlaine, etc.. Par exemple, Jean-Luc Lagarce, dans sa pièce *Ébauche d'un Portrait* (2008), narre ses expériences sado-masochistes.

Le dégoût affiché de la violence ne va pas forcément vers le rejet de celle-ci. Bien au contraire. Il s'organise sous forme de mise en scène qui aveugle celui qui s'efforce de croire que le jeu atténue, éloigne, voire fige, la mort. C'est la raison pour laquelle chez Barthes par exemple, « *la violence s'organisait toujours en scène* », et qu'il a rejoint la souffrance tant

détestée et crainte par la théâtralité du SM : « *Il tolérait mal la violence.* » (Roland Barthes, parlant de lui-même à la 3<sup>e</sup> personne, dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), Éd. du Seuil, Paris, 1995, p. 140) Fuir la douleur par le fantasme, et elle revient au galop, d'abord sous forme de désir, puis parfois concrètement.

« *Son destin était celui de la douleur. C'est par la douleur qu'il établissait son rapport aux autres.* » (Pietro Citati à propos de Marcel Proust, « La Douleur pour Destin », dans *Magazine littéraire*, n° 350, Paris, janvier 1997, p. 24)

« *Tout ce qui me faisait souffrir me faisait du bien.* » (Marcel Jouhandeau dans l'émission « Apostrophe », *Antenne 2*, le 22 décembre 1978)

« *Jean Genet avait en commun avec Violette Leduc ce goût du massacre, ce besoin de démolir. Pour des gens comme eux, il fallait que tout aille mal, c'était une stimulation.* » (Valérie Marin La Meslée, « Jacques Guérin : Souvenirs d'un Collectionneur », dans *Magazine littéraire*, n° 313, Paris, septembre 1993, p. 72)

Selon Gérard Lefort, Yves Saint Laurent possède « *cet étrange art de se détruire* » (c. f. la revue *Têtu*, n° 135, juillet-août 2008, p. 54).

Dans la biographie *Carson McCullers* (1995) de Josyane Savigneau, il est fait allusion à « *la tendance à l'autodestruction de Carson McCullers* » (p. 135).

#### **b) Saint Sébastien :**

Je vous renvoie à la thèse *Homoerotismo en la Iconografía de san Sebastián Mártir* de Manuel Buxán, ainsi qu'à l'essai *Sébastien Le Renaissant* (1999) de Jacques Sarriulat.

Yukio Mishima, pour exhiber son corps musclé, pose pour les photographes sous les traits d'un saint Sébastien percé de flèches.



aigle noir (oiseau en plein vol)

\* Voir également se prendre pour Dieu, planeur, « Un Petit Poisson, Un Petit Oiseau », femme au balcon, lcare, chat, araignée, taureau, voleurs, et quatuor, dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

**A – FICTION**

**a) L'aigle noir homosexuel est souvent funèbre ou carnassier :**

Le roman *31, Rue de l'Aigle* (1998) d'Abdelkader Djemaï, la pochette de l'album « L'Autre » de Mylène Farmer, la chanson « L'Aigle noir » de Barbara, la pièce *L'Aigle à deux Têtes* (1947) de Jean Cocteau, la pièce *Journal d'une Autre* (2008) de Lydia Tchoukovskaïa, « The Eagle Shooting Heroes » (1994) de Jeffrey Lau, la chanson « Flower Power » de Nathalie Cardone, « Les Mille et une Nuits » (1974) de Pier Paolo Pasolini, le roman *L'Aigle de Fer* (1949) de Jean Orieux, la chanson « Tempête » d'Alizée, « Le Faucon maltais » (1941) de John Huston, le roman *Les Aigles foudroyés* (1997) de Frédéric Mitterrand, le rapt de Ganymède au *Musée de Berlin* dans le film « Le Rideau déchiré » (1966) d'Alfred Hitchcock, la pièce *El Vals de los Buitres* (1996) d'Hugo Argüelles, le poème « My Mother Would Be A Falconess » (1968) de Robert Duncan, la pièce *Les Indélébiles* (2008) d'Igor Koumpan et Jeff Sinerol, l'amant-aigle dans le ballet *Alas* (2008) de Nacho Duato, « Le Corbeau » (1935) de Louis Friedlander, l'Épervier dans le film « L'Alpagueur » (1975) de Philippe Labro, « L'Aigle Noir » (1925) de Clarence Brown (avec Rudolph Valentino), le dessin *L'Ange à l'Envers* (1976) d'Endre Rozsda, le tableau *Osman* (1972) de Jacques Sultana, le tableau d'Hannes Steinert (2007), les vautours dans les tableaux de Pierre-André Guérin, la pièce *Loretta Strong* (1974) de Copi, la chanson « Cap Falcon » d'Étienne Daho, etc..

Ganymède kidnappé par l'aigle Zeus est un *topos* homosexuel dans l'iconographie. Dans la pièce *L'Héritage de la Femme-Araignée* (2007) de Christophe et Stéphane Botti, par exemple, Laurie rêve qu'elle est attaquée par des vautours.

« Un matin, je vis un aigle poursuivre un échassier, et tous deux, je le jure, plongèrent dans les eaux sans en resurgir. » (Garnet Montrose dans James Purdy, *Je suis vivant dans ma Tombe* (1975), Éd. Le Serpent à Plumes, Paris, 1994, p. 151)

« Les vitres sont couvertes de buée. Je dessine avec le doigt des montagnes avec des tas de petits skieurs, des marmottes et des aigles qui tournoient. » (Cécile dans Karine Reyssset, *À ta Place*, Éd. de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 2006, p. 99)

« Ô notre funèbre Oiseau noir ! » (Arthur Rimbaud, « Les Corbeaux », dans *Poésies 1869-1872*, Éd. Inter Logos, Italie, 2001, p. 48)

« Elle sera l'aigle, l'aigle libre dans les siècles, qui fond à travers l'espace. » (La voix narrative dans la pièce *Arthur Rimbaud ne s'était pas trompée* (2008) de Bruno Bisaro)

« Mais où donc es-tu, vieux corbeau ? Viens donc me délivrer de l'ennui comme tu l'as fait ce soir-là ! » (Julien Green, *Si j'étais vous* (1947), Éd. Plon, Paris, 1970, p. 48)

« Un vautour accroché à une antenne se balance entre le vide et le vide. » (Nina Bouraoui, *La Voyeuse interdite* (1991), Éd. Gallimard, Paris, 1994, p. 91)

**b) Parfois, l'homosexuel se prend pour un oiseau :**

« Mon Copain Rachid » (1998) de Philippe Barassat, le roman *Doux Oiseau de la Jeunesse* (1959) de Tennessee Williams, le roman *Oiseau de la Nuit* (1998) de Guy Hocquenghem, le tableau *L'Homme à l'Oiseau* (2000) de Luan Xiaojie, « Des Oiseaux Petits et Gros » (1966) de Pier Paolo Pasolini, la pièce *L'Autre Monde, ou les États et Empires de la Lune* (vers 1650, adaptée en 2008) de Savinien de Cyrano de Bergerac, « Les Ailes » (1927) de William Wellman, la pièce *Un Mariage follement gai !* (2008) de Thierry Dgim, la pièce *Entre Fous Émois* (2008) de Gilles Tourman, « L'Oiseau au Plumage de Cristal » (1968) de Dario Argento, « Pequeña Paloma Blanca » (2003) de Christian Barbé, le poème « Oiseau Privé » d'Armand Guibert, etc..

Dans le film « The Burning Boy » (2000) de Kieran Galvin, Ben dit à son ami qu'il aurait rêver être un oiseau.

« *Je ne suis pas qu'un petit piaf.* » (Janine dans la pièce *Burlingue* (2008) de Gérard Levoyer)

« *Qui arrête les colombes en plein vol à deux au ras du sol ? Une femme avec une femme.* » (c. f. la chanson « Une Femme avec une Femme » du groupe Mecano)

« *J'ai jamais eu les pieds sur terre, j'aimerais mieux être un oiseau.* » (c. f. la chanson « S.O.S. d'un Terrien en Détresse » de Johnny Rockfort dans le spectacle musical *Starmania*)

« *Quand j'étais enfant, j'ai longtemps rêvé de trouver la formule magique de l'envol. Oui, je voulais voler comme les oiseaux.* » (Audric dans Christophe et Stéphane Botti, *L'Héritage de la Femme-Araignée*, Éd. Alna, La Rochelle, 2007, p. 30)

-----fontière à franchir avec précaution-----

**B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

**La fiction peut renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :**

Je vous renvoie au documentaire « Les Oiseaux de Nuit » (1977) de Luc Barnier et Alain Lasfargues.

L'image de l'oiseau est omniprésente dans l'œuvre de Tennessee Williams ; d'ailleurs, ce dernier a été surnommé « l'Oiseau Magnifique » (Gore Vidal, *Palimpseste – Mémoires* (1995), Éd. Galaade, Paris, 2006, p. 237).

Alors qu'il était encore au berceau, Léonard de Vinci croit qu'un vautour s'est posé sur lui.

« *Il est un aigle au milieu des corbeaux.* » (Alexandre Delmar, *Prélude à une Vie heureuse*, Éd. Pedro Torres & Éditions Textes Gais, Paris, 2004, p. 15)

« *Nous avons rêvé de voler très haut, et nous avons volé.* » (Beatriz Gimeno citée dans Juan A. Herrero Brasas, *Primera Plana*, Éd. EGALES, Madrid, 2007, p. 38)

amant comme modèle photographique (amant miniature/dos/nain)

\* Voir également Pygmalion, frère, fils, père, amant, maître, Dieu, poupées, doubles schizophréniques, obèses anorexiques, tomber amoureux des personnages de fiction ou du leader de la classe, femme fellinienne géante et pantin, et « Un Petit Poisson, Un Petit Oiseau », dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

**A – FICTION**

**a) Le personnage homosexuel réifie son amant par la photo :**

« Billy's Hollywood Screen Kiss » (1998) de Tommy O'Haver, « Comme un Garçon » (1998) de Simon Shore, « Passion » (1964) de Yasuzo Masumara, « Boys Don't Cry » (1999) de Kimberly Peirce, « Ma Vraie Vie à Rouen » (2002) d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, « Fluffer » (2001) de Richard Glatzer, « Saturn's Return » (2001) de Wenona Byrne, « Presque rien » (2000) de Sébastien Lifshitz, « Eclipse » (1995) de Jeremy Podeswa, « Fucking Amal » (1998) de Lukas Moodysson, « La Petite Mort » (1995) de François Ozon, etc..

Dans le film « Les Chansons d'Amour » (2007) de Christophe Honoré, Erwan l'homosexuel photographie Ismaël avec son téléphone portable.

« *Témoin ensorcelé sans répit, je photographie à ton insu toute ta vie.* » (c. f. la chanson « Vis-à-Vis » d'Étienne Daho)

« *Les clins d'œil s'étaient tellement multipliés que j'aurais juré qu'il prenait des photographies de moi dans mon lit de douleur.* » (Jean-Marc décrivant Gerry, dans Michel Tremblay, *Le Cœur éclaté* (1989), Éd. Babel, Cap-Saint-Ignace (Québec), 1995, p. 99)

« *Mon index caresse une photo de cet été où il se tient debout torse nu devant la mer dans l'île de Fuerteventura, comme si j'espérais que du corps de papier émanerait la chaleur du corps réel.* » (Christian à propos de son amant Kamel, dans Christian Giudicelli, *Parloir*, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 25)

**b) Entre le personnage homosexuel et son amant s'instaure une inégalité : l'un devient grand, et l'autre est miniaturisé, comme Laurel et Hardy :**

L'amant nain miniature dans la pièce *Inconcevable* (2007) de Jordan Beswick, Manu l'homme miniature dans le film « Les Témoins » (2006) d'André Téchiné, Bruno l'amant miniature sur le *Capitole* dans le film « L'Inconnu du Nord-Express » (1951) d'Alfred Hitchcock, Élie Sémoun et Dieudonné en régisseurs de plateau homosexuels, l'iconographie de Régis Laspalès et Philippe Chevallier pour les publicités de la *Matmut*, l'amant miniature dans la pièce *L'Autre Monde, ou les États et Empires de la Lune* (vers 1650, adaptée en 2008) de Cyrano de Bergerac, le roman *Dans le Creux de sa Main* (1988) de James Purdy, Laurel et Hardy dans les films « Héros de l'Alaska » (1923) de Ralph Ceder et « That's My Wife » (1929) de Lloyd French, « The Big Doll House » (1971) de Jack Hill, l'amant miniature dans la pièce « Little Big Man » (1970) d'Arthur Penn, « Mala Noche » (1985) de Gus Van Sant, Peter et Oscar dans le film « Un de Trop » (1999) de Damon Santostefano, Éric et Ramzy dans le film « La Tour Montparnasse Infernale » (2000) de Charles Némès, l'amant minuscule enfermé dans l'anus de son partenaire dans le one-man show *Comme son Nom l'indique* (2008) de Laurent Lafitte, les photos de Jean-Yves Piton, les tableaux de Manu Lebon, le

tableau *Le Glaive* (1973) de Jacques Sultana, le spectacle *Vu duo c'est différent* (2008) de Garnier et Sentou, etc..

Dans *L'Amour qui ose dire son nom* (2000), Dominique Fernandez souligne que le duo David et Goliath figure parfois le couple homosexuel dans l'iconographie universelle.

Dans le film « *Ma Mère préfère les Femmes* » (2001) d'Inés Paris et Daniela Fejerman, Elvira regarde le pied d'Eliska au moment de lui faire l'amour, et le montre comme un fétiche métonymique de son amante.

« *Vous êtes à ma main.* » (Simone à Janine, dans la pièce *Burlingue* (2008) de Gérard Levoyer ; on retrouve d'ailleurs dans cette œuvre le motif de la poupée vaudou)

« *Chloé est encore plus petite que dans mon souvenir, toute menue.* » (Cécile à propos de son amante Chloé, dans Karine Reyssset, *À ta Place*, Éd. de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 2006, p. 23) ; « *Depuis le message sur le répondeur, je n'arrête pas de brasser, remuer les souvenirs, (...) Tout tourne autour de moi, les petites Chloé et moi aussi en miniature, à différents âges, poupées gigognes, poupées russes (...).* » (*Idem*, p. 45)

« *D'un seul baiser Mathilde saurait relancer la musique et que danse la ballerine.* » (Cy Jung, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un Train*, Éditions gaies et lesbiennes, Paris, 2005, p. 69) ; « *Vue d'en bas, elle n'est pas spécialement belle. Ses doigts qui emprisonnent ma paume sont une étreinte profonde et rutilante.* » (*Idem*, p. 13)

« *Être amoureux, c'est ça. C'est comme si tu montais sur une chaise.* » (Lionel à Loïc, dans le film « *Garçon stupide* » (2003) de Lionel Baier)

« *Gerry était parfaitement rond. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi rond de ma vie. (...) Quant à Dan, on s'en serait douté, c'était son antithèse parfaite. Long. Placide. Immobile. Pâle.* » (Jean-Marc décrivant le couple homo Gerry/Dan, dans Michel Tremblay, *Le Cœur éclaté* (1989), Éd. Babel, Cap-Saint-Ignace (Québec), 1995, p. 94)

« *Y'en a un qui est très grand. Y'en a un qu'est pas beau. Ramon et Pedro sont des rigolos. Ramon et Pedro aiment le tango.* » (c. f. la chanson « *Ramon et Pedro* » d'Éric Morena)  
« *Rien ne nous assemble, Julien et moi. Nous sommes terriblement déviés l'un de l'autre.* » (Le juge Kappus dans Yves Navarre, *Portrait de Julien devant la fenêtre* (1979), Éd. H&O, Béziers, 2006, p. 156) ; « *La nuit dernière, j'ai fait un rêve. Tout était noir et doux. J'étais dans quelque chose de chaud et de palpitant. J'y allais à tâtons. Je savais pas où j'étais, comme ça, tout nu. C'était de la peau, partout. Et à la fin du rêve, quand je me suis réveillé, vous avez ouvert votre main, j'étais dedans. Vachement symbolique ?* » (Julien Bréville, *Idem*, p. 40)

« *J'adore les petits formats. Surtout ne grandissez pas.* » (Héloïse à sa compagne Suzanne, dans Hélène de Monferrand, *Journal de Suzanne*, Éd. de Fallois, Paris, 1991, p. 312)

**c) L'amant homosexuel est considéré comme un petit objet parce qu'il est regardé de dos ou porté sur l'épaule :** \* Voir également la partie « amant-objet » de poupées dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

« *C'était une toile magnifique. (...) Deux vieilles dames vues de dos s'avançaient dans une mer houleuse. L'une était boulotte, l'autre plus maigre.* » (Jean-Marc à propos d'une toile de

Catherine S. Burroughs, dans Michel Tremblay, *Le Cœur éclaté* (1989), Éd. Babel, Cap-Saint-Ignace (Québec), 1995, p. 219

« *Je vois Mathilde de dos.* » (Cy Jung, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un Train*, Éditions gaies et lesbiennes, Paris, 2005, p. 101).

« *Elle aussi sentait visiblement que ce n'était pas une rencontre ordinaire ; et moi, il m'avait suffi de la voir de dos pour le comprendre.* » (Laura dans Harry Muslich, *Deux Femmes* (1975), Éd. Babel, Barcelone, 2005, p. 27)

L'amant miniature est souvent porté sur le dos, comme un Christ enfant au saint Christophe : c. f. « Un Chant d'Amour » (1950) de Jean Genet, « L'Homme de sa Vie » (2006) de Zabou Breitmann, la photo *Adam et Adam* (1997) d'Orion Delain, etc..

« *Serre-moi fort. Si ton corps se fait plus léger, nous pourrions remonter.* » (c. f. la chanson « En Danse indienne » d'Étienne Daho)

« *J'ai envie de caresser la peau de celui qui me tourne le dos.* » (c. f. la chanson « Je fais peur aux Garçons » de Mélissa Mars)

« *Son épaule blanche, j'avais envie d'y mordre pour vérifier qu'elle était bien en vie.* » (Cécile à propos de son amante Chloé, dans Karine Reyssset, *À ta Place*, Éd. de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 2006, p. 96)

« *Par-dessus ton épaule, je ne suis qu'un enfant, et tu es un géant.* » (c. f. la chanson « Par-dessus ton Épaule » de Stéphane Corbin)

« *De dos, il me rappelait quand même un peu Mathieu, en plus costaud...* » (Jean-Marc associant son nouvel amant Michael à son ex, dans Michel Tremblay, *Le Cœur éclaté* (1989), Éd. Babel, Cap-Saint-Ignace (Québec), 1995, p. 243)

#### **d) Le personnage nain apparaît souvent dans les œuvres homo-érotiques :**

Ib dans le roman *L'Autre* (1971) de Julien Green, *L'Anniversaire de l'Infante* (1889) d'Oscar Wilde (c. f. l'Histoire de la Princesse et du Nain), la pièce *Le Jardin des Dindes* (2008) de Jean-Philippe Set, le spectacle musical *Yvette Leglaire « Je reviendrai ! »* (2007) de Dada et Olivier Denizet, « Même les Cow-Girls ont du Vague à l'Âme » (1994) de Gus Van Sant, « Freak Orlando » (1981) d'Ulrike Ottinger, « Amours suspectes » (2002) de P. J. Hogan, « Casanova » (1976) de Federico Fellini, « Swimming Pool » (2002) de François Ozon, « Parle avec elle » (2001) de Pedro Almodóvar, la pièce *String Paradise* (2008) de Patrick Hernandez et Marie-Laetitia Bettencourt, « The Devil Doll » (1936) de Todd Browning, « The Rocky Horror Picture Show » (1975) de Jim Sharman, le nain homosexuel dans le roman *Etoile de Mère* (2001) de G. Zoë Garnett, la petite Nipponne dans la pièce *Vierge et rebelle* (2008) de Camille Broquet, le roman *Mon Ange* (2002) de Guillermo Rosales, le vidéo-clip de la chanson « Plus Grandir » de Mylène Farmer, le miniaturisme dans le film « L'Attaque de la Moussaka géante » (1999) de P. H. Koutras, les nains de jardin de Philibert dans la pièce *Comme Ils disent* (2008) de Christophe Dauphin et Pascal Rocher, le roman *A Sodoma en Tren cobijo* (1933) d'Álvaro Retana, « L'Étrange Monsieur Peppino » (2002) de Matteo Garrone, « 20 cm » (2004) de Ramón Salazar, « Donersek Islik Çal » (1992) d'Orhan Oguz.

« J'adore les nains ! » (Gisèle dans le one-man show *Jérôme Commandeur se fait discret* (2008) de Jérôme Commandeur)

« Vive les Noirs ! les nains ! » (Camille la lesbienne dans la pièce *Vierge et rebelle* (2008) de Camille Broquet)

-----frontière à franchir avec précaution-----

### **B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

La fiction *peut* renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :

#### **a) L'amant comme modèle artistique :**

Dans son autobiographie *Le Livre pour Enfants* (2005), Christophe Honoré nous raconte comment il s'est fait portraiturer nu à 15 ans par Vincent, un camarade du lycée.

#### **c) Le décalage entre les deux amants homosexuels peut être une réalité concrète de leur quotidien :**

« Claude était aussi extraverti que j'étais introverti. » (Denis Daniel, *Mon Théâtre à Corps perdu*, Éd. Alna Atlantique, La Rochelle, 2006, p. 29)

Violette Leduc se donne souvent de dos à ses amants (Geneviève Pastre, « L'Écriture et le Désir chez Violette Leduc », cité dans Christophe Gendron, *Triangul'Ère 4*, Éd. Christophe Gendron, Paris, 2003, p. 198).

« Je trouve que les hommes sont beaux à regarder de derrière... mais pas de devant. » (Marie-France dans l'émission « Une Vie ordinaire ou mes Questions sur l'Homosexualité » (2002) de Serge Moati)

Pierre Kyria nous parle de « l'œil froid » de Colette qui « transforme l'homme de sujet en objet » en le regardant « de dos ». (Pierre Kyria, « L'Écriture Hermaphrodite », dans *Magazine littéraire*, n° 266, Paris, juin 1989, p. 37). Je vous renvoie également au roman *Un Petit Homme de Dos* cité dans le film « Dedans » (1996) de Marion Vernoux.

amant diabolique (Faust/regards/langue au chat/L'Autre)

\* Voir également se prendre pour Dieu, violeur homosexuel, la partie « le diable au corps » de ennemi de la Nature, *Liaisons dangereuses*, Faust, Homme invisible, désir désordonné, chat, homosexuel homophobe, la partie « fixette sur un amant perdu et déifié » de clonage, et se prendre pour le diable, dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

**A – FICTION**

**a) L'amant homosexuel prend les traits du diable :**

Le roman *Le Diable en Personne* (2001) de Robert Lalonde, la nouvelle *Ernesto* (1953) d'Umberto Saba, « Armageddon » (1976) d'Alain Jessua, « The Devil's Playground » (1976) de Fred Schepisi, « Diaboliquement Vôtre » (1967) de Julien Duvivier, le tableau *Ange au Couteau* de Michael Sebah, « Hellbent » (2005) de Paul Etheredge-Ouzts, « Nowhere » (1997) de Gregg Araki, « Le Messie sauvage » (1972) de Derek Jarman, le roman *L'Ange en Décomposition* (1970) de Yukio Mishima, le roman *Méphisto* (1936) de Thomas Mann, le roman *Y de Repente, un Angel* (2005) de Jaime Bayly, « Le Messenger » (1971) de Joseph Losey, « Adrien et le Loup » (1999) de Sylvie Lazzarini, « Madame Satã » (2001) de Karim Ainouz, Gino l'étranger diabolique dans le film « Les Amants diaboliques » (1943) de Luchino Visconti, Aniel dans le film « Aniel » (1997) de Francois Roux, « Fraulein Doktor » (1968) d'Alberto Lattuada, « Rendez-vous de Satan » (1972) d'Anthony Ascott, Kyril l'étranger dans le film « L'Amant bulgare » (2003) d'Eloy de la Iglesia, Florence l'étrangère démoniaque dans le film « Intrusion » (2003) d'Artémio Benki, Bruno l'étranger infernal dans le film « L'Inconnu du Nord-Express » (1951) d'Alfred Hitchcock, l'homosexuel dans le film « Théorème » (1968) de Pier Paolo Pasolini, le roman *L'Inattendue* (2003) de Karine Reyssset, « L'Inattendue » (1987) de Patrick Mimouni, « Trop (peu) d'Amour » (1997) de Jacques Doillon, « Dallas Doll » (1993) d'Ann Turner, « When the Right Hand Sleeping » (2002) d'Hiroyuki Oki, « Nettoyage à Sec » (1997) d'Anne Fontaine, l'amant diabolique étranger dans le film « En Route » (2004) de Jan Krüger, « The Grotesque » (1995) de John-Paul Davidson, « Ti Kniver I Hjertet » (1995) de Marius Holst, le roman *La Vallée heureuse* (1939) d'Anne-Marie Schwarzenbach, « Amor maldito » (1986) d'Adelia Sampaio, « A un Dios Desconocido » (1977) de Jaime Chavarri, « Gypo » (2005) de Jan Dunn, la chanson « I Fell in Love with the Devil » dans le film « Wild Side » (2003) de Sébastien Lifshitz, la chanson « La Légende de Rose Latulipe » de Cindy et Ronan dans le spectacle musical *Cindy*, la chanson « La Beauté du Diable » de la Diva dans le spectacle musical *La Légende de Jimmy*, « Lucifer Rising » (1974) de Kenneth Anger, « Shoot me Angel » (1995) d'Amal Bedjaoui, « Love is the Devil » (1998) de John Maybury, « The Demon Fighter » (1982) de Chu Yin-Ping, les photos *Anges et Démons* de Jean-Daniel Cadinot, « À Cause d'un Garçon » (2001) de Fabrice Cazeneuve, la chanson « L'Adorer » d'Étienne Daho, « Le Masque du Démon » (1960) de Mario Bava, Tadzio dans le film « Mort à Venise » (1971) de Luchino Visconti, « Wishing Stairs » (2003) de Yun Jae-yeon, « Créatures célestes » (1995) de Peter Jackson, la chanson « Bohemian Rhapsody » du groupe Queen, le roman *Cœur de Démon* (2003) de Claude Neix, *Petite Cuisine du Diable* (2004) de Poppy Z. Brite, « The Pollen of Flowers » (1972) d'Ha Kil-jong, le roman *Un Ange cornu avec des Ailes de Tôle* (1994) de Michel Tremblay, les romans *L'Ange maudit* (2000) et *L'Innocence du Diable* (2001) d'Eyet-Chékib Djazari, le roman *Un Ange est tombé* (2000) de Claude Neix, « Amour et Mort à Long Island » (1997) de Richard Kwietniowski, les tableaux *Les Démons de Manu* (1998) et *Bouc et Mystère* (1991) de Michel Giliberti, le roman *Quand tu vas chez les Femmes* (1982) de Christiane Rochefort, « Speed Demon » (2003) de David DeCoteau, le couple gay Saddam Hussein/Satan dans le dessin-animé « South Park, plus long, plus grand et pas coupé » (1998) de Trey Parker, le roman *La Colline de l'Ange* (1989) de Reinaldo Arenas, le roman

*L'Homme de ma Mort* (2002) de Jonathan Denis, « Chambre 666, N'Importe Quand » (1982) de Wim Wenders, la description de Zahir dans le roman *La Sombra del Humo en el Espejo* (1924) d'Augusto d'Halmar, « Rimbaud Verlaine » (1995) d'Agnieszka Holland, « Bloody Mallory » (2002) de Julien Magnat, le poème « L'Ange double » de Carson McCullers, la chanson « La Java du Diable » de Charles Trénet, *L'Étranger de la Famille* (2001) d'Olivier Lebleu, le roman *El Ángel descuidado* (1965) d'Eduardo Mendicutti, « Le Serpent » (1972) d'Henri Verneuil, « De Duivel Te Slim » (traduction : « Plus Malin que le Diable ») (1960) d'Edith Kiel, « Toto Che Visse Due Volte » (1998) de Daniele Crippi et Franco Maresco, « Lucifer-Sensommer : Gul Og Sort » (1990) de Roar Skolmen, « L'Ange Noir » (1993) de Jean-Claude Brisseau, le roman *Le Garçon sur la Colline* (1980) de Claude Bрами, le dessin *L'Ange à l'Envers* (1976) d'Endre Rozsda, le tableau *Coit subliminal* (2003) de Nikolaï Saoulski, les tableaux de Priscilla Cuvelier, la photo *Le Diable – Pierre* (1997) de Pierre et Gilles, la photo *Les Affranchis* (2003) de J.-P. David Ponce-Blanc, la photo *Ange ou Démon... car qui veut faire l'Ange fait la Bête* de Patrick Sarfati, la photo *Regard d'un Ange* (1986) de Jean-Claude Lagrèze, « Le Dénommé » (1988) de Jean-Claude Dague, etc..

Dans la pièce *Cosmétique de l'Ennemi* (2008) d'Amélie Nothomb, Texor est l'étranger diabolique qui s'introduit dans la vie de Jérôme. Dans le film « Tenue de Soirée » (1987) de Bertrand Blier, Bob, un cambrioleur, débarque dans la vie d'un couple ordinaire, Antoine et Monique, pour initier Antoine à l'homosexualité. Dans la pièce *L'Autre Monde, ou les États et Empires de la Lune* (vers 1650, adaptée en 2008) de Savinien de Cyrano de Bergerac, le héros est visité par « le démon de Socrate ». Dans la pièce *Happy Birthday Daddy* (2007) de Christophe Averlan, l'amant androgynique, mi-homme mi-femme, de par sa dualité, est décrit comme diabolique. Au sujet du personnage d'Helena dans sa nouvelle *L'Encre* (2003), Nicolas Bernardini évoque « son corps disloqué défloré par le diable » (p. 32). Dans la pièce *Angels in America* (2008) de Tony Kushner, Joe, en évoquant les illustrations d'une Bible pour enfants de sa jeunesse, dit qu'il s'est depuis toujours identifié au Jacob en lutte contre un séduisant ange blond. Dans la pièce *Un Barbu sur le Net* (2007) de Louis Julien, la relation homosexuelle est décrite comme un « enfer », et l'amant prend la forme d'un « démon ». Le héros du ballet *Alas* (2008) de Nacho Duato voudrait « pouvoir être capable de s'enthousiasmer avec le diable ». Dans la pièce *Hétéropause* (2007) d'Hervé Caffin et de Maria Ducceschi, Hervé appelle son copain Alex « la Créature ». L'androgynisme diabolique, c'est l'être invisible qui parle à l'intérieur du personnage du roman *Les Mauvaises Pensées* (2005) de Nina Bouraoui (« Je porte quelqu'un à l'intérieur de ma tête. », p. 9) ou bien l'« implacable maître » intérieur évoqué par Truman Capote dans la préface de *Musique pour Caméléons* (1979). Dans le roman *Le Moine* (1796) de Matthew Lewis, le diable prend la forme d'un jeune homme d'à peine 18 ans, au visage et au corps parfait, complètement nu, avec une étoile scintillante sur son front, des ailes rouges, des boucles de cheveux soyeuses attachées par un ruban de feu multicolore qui brûle autour de sa tête. La grâce angélique de cet éphebe est seulement trahie par la férocité de son regard et son aspect mélancolique.

L'amant homosexuel diabolique est un marionnettiste qui donne l'impression au manipulé d'être marionnettiste de son marionnettiste : « Il me traitait à la fois comme sa marionnette et son propre marionnettiste. » (Fermín dans Claudia Schwartz, « Primavera », dans Leopoldo Brizuela, *Historia de un Deseo*, Éd. Planeta, Argentine, 2000, p. 278) La même chose se produit dans la pièce *L'Autre Monde, ou les États et Empires de la Lune* (vers 1650, adaptée en 2008) de Savinien de Cyrano de Bergerac, dans le film « Le Roi et le Clown » (2005) de Lee Jun-ik, dans la pièce *Jerk* (2008) de Dennis Cooper, dans le ballet *Alas* (2008) de Nacho Duato, dans le spectacle *Vu duo c'est différent* (2008) de Garnier et Sentou, etc.. Dans le roman *À ta Place* (2006) de Karine Reyssset, Cécile a passé son temps à décrire sa copine Chloé comme un pantin. Et, surprise, à la fin de l'histoire, c'est elle qui se fige en objet : « Je suis pétrifiée, à mon tour je suis devenue statue. » (p. 157) À la fin du roman *Les Illusions*



*perdues* (1837-1843) d'Honoré de Balzac, Lucien comprend qu'il ne contrôle plus son propre destin. Il écrit à propos de Carlos Herrera, son amant homosexuel : « *Au lieu de me suicider, j'ai vendu ma vie. Je ne suis plus maître de moi-même. Je ne suis que le secrétaire d'un diplomate espagnol. Je suis sa créature.* » (Gregory Woods, *Historia de la Literatura gay*, Ed. Akal, Madrid, 1998, p. 673)

Dans la pièce *Sallinger* (1977) de Bernard-Marie Koltès, le Rouquin apporte une vérité satanique, c'est-à-dire qu'il déjoue les hypocrisies du monde du paraître bourgeois auquel il a appartenu, mais sans espérance. Sa « vérité » n'est pas aimante : elle est pure opposition et destruction. Elle consiste simplement à mettre son essentiel à prouver le mensonge. C'est en quelque sorte une « vérité par défaut ». L'inconnu de « Théorème » (1968) de Pier Paolo Pasolini, lui aussi, est présenté comme ce messager de la Mauvaise Nouvelle : il se contente de révéler aux autres leur bonheur illusoire, et la vanité de leur existence.

« *J'étais poussé par le diable.* » (Jean Cocteau cité dans le spectacle musical *Un Mensonge qui dit toujours la Vérité* (2008) d'Hakim Bentchouala)

« *Es-tu... un fantôme, Lou ?* » (Prior à son amant Louis, dans la pièce *Angels in America* (2008) de Tony Kushner)

Dans le roman *La Confusion des Sentiments* (1928) de Stefan Zweig, l'amant homosexuel, ce « cher fantôme » (p. 7), est comparé à un « hôte inquiétant » (*Idem*, p. 85), à « une inquiète déchirure » (*Idem*, p. 28) à « un homme au double aspect » (*Idem*, p. 34) : « *Sa voix chaude et compatissante ouvrait en moi quelque chose comme une blessure.* » (*Idem*, p. 108)

« *Il est entré dans mon lit sans un bruit, sans même troublé la nuit... L'Ange m'a fait croire au bonheur.* » (c. f. la chanson « L'Annonciation » de Mylène Farmer) ; « *L'Inconnu a meurtri plus d'un cœur.* » (c. f. la chanson « L'Innamoramento » de Mylène Farmer) ; « *Ange, parle-moi. De voir qu'en lui, ils étaient deux. Je sais ce que mentir veut dire pour moi.* » (c. f. la chanson « Parle-moi » de Mylène Farmer)

« *Quel est cet homme-femme ? L'absurde Charnel, 'plus-que-Charnel' ? Qui était cet homme que tu as aimé jusqu'aux larmes.* » (La voix narrative de la pièce *Arthur Rimbaud ne s'était pas trompée* (2008) de Bruno Bisaro)

« *Et puis j'ai senti que je n'étais pas seul. Un être se tenait là. (...) Puis j'ai entendu sa voix. Grave. Forte. Virile. Et pourtant une voix de femme. Elle m'appelait par mon prénom. Nous avons longuement discuté. Je lui ai promis de garder le silence sur tout ce qu'elle m'apprenait. (...) Cela fait longtemps que je discute avec Dieu, il n'y a rien là de surprenant. Seulement c'est la première fois qu'il m'apparaît sous la forme d'une femme.* » (Cyril dans Thibaut de Saint Pol, *Pavillon noir*, Éd. Plon, Paris, 2007, pp. 60-63) ; « *J'ai pris l'habitude de ses visites nocturnes. (...) Une étreinte ferme et invisible qui se voulait rassurante.* » (*Idem*, p. 97) ; « *J'irai au bout de la mission qu'il m'a confiée. (...) La tentation est toujours plus forte.* » (p. 98) ; « *Qui peut croire par exemple que des esprits peuvent communiquer avec nous ? Que des démons peuvent entrer dans notre chair ? Moi, j'y crois.* » (*Idem*, p. 99)

« *La Divine est ici. Elle est entrée. Elle sourit. Elle est assise à côté de moi.* » (La voix narrative dans la pièce *Arthur Rimbaud ne s'était pas trompée* (2008) de Bruno Bisaro)

« *On s'y laisse forcément prendre, à cet air angélique, à ces manières de Christ, à cette négligence dans la posture, à ces yeux qui fouillent au-dedans de nous alors qu'ils paraissent à peine nous regarder. Oui, on a envie de le prendre entre nos mains, ce visage d'enfant de*

*chœur à qui on ne donnerait pourtant aucun bon Dieu sans confession, à ce sourire qui creuse des fossettes et qui ramène à l'adolescence, à ce que nous avons perdu.* » (Leo dans Philippe Besson, *Un Garçon d'Italie*, Éd. Julliard, Paris, 2003, p. 98)

« *C'était un être bizarre. Lorsque je m'approchai d'elle pour la première fois, une grande bête dormait dans les plis traînants de sa jupe.* » (Renée Vivien, *La Dame à la Louve* (1904), Éd. Gallimard, Paris, 2007, p. 19)

« *Toi, tu viens par ici/Je dis toi regarde moi Toi,/si tu me vis Oui,/toi, suis-moi au paradis – so far a wheel – s'éclaircir pour la dernière fois à s'introduire juste au dessus de moi et tu verras ce qu'il nous reste à faire/on revient de loin.* » (c. f. la chanson « Paradize » du groupe Indochine)

« *Ce pauvre dieu courut de ville en ville (...) quittait les cieux pour éprouver les hommes. (...) D'un beau marquis il a pris le visage. (...) Trente mignons le suivent en riant. (...) Ce faux amour, (...) cet enfant jaloux, il vole parmi nous.* » (Voltaire, *L'Anti-Giton*, dans Daniel Borillo et Dominique Colas, *L'Homosexualité de Platon à Foucault*, Éd. Plon, Saint-Amand-Montrond, 2005, pp. 161-162)

« *Elle est canon, toi tu lui donnais le bon Dieu sans confession.* » (c. f. la chanson « JBG » d'Alizée)

« *Il m'a dit 'c'était pas si mal' avec la candeur infernale de sa jeunesse.* » (c. f. la chanson « Il venait d'avoir 18 ans » de Dalida)

« *Don't let me die, l'Ange, don't let me die, l'Archange. Tu sais Dieu a rompu son pacte avec cet étranger.* » (c. f. la chanson « Ange, parle-moi » de Mylène Farmer)

« *Je suis le diable et je suis venu pour te tuer.* » (Mona à son amante Tamsin, dans le film « My Summer of Love » (2004) de Pawel Pawlikovsky)

« *Tu aimes en moi ce que je n'aime pas.* » (Philippe à Claude, dans le film « Une Histoire sans Importance » (1980) de Jacques Duron)

« *La famille respectait sa solitude ; le démon pas.* » (André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Éd. Gallimard, Paris, 1997, p. 11)

#### **b) Le regard diabolique est échangé entre les amants homosexuels :**

« L'Œil du Diable » (1960) d'Ingmar Bergman, le roman *Dans l'Œil de l'Ange* (1998) d'Andrea H. Japp, la chanson « Les Yeux androgynes » de Jeanne Mas, les chansons « Je te rends ton Amour » et « Beyond my Control » de Mylène Farmer, le roman *Les Yeux silencieux* (2003) de Michel Gilberti, la chanson « Les Yeux d'un Ange » de Pascal Sevran, etc..

On retrouve les regards du viol (frénétiques, tristes, angoissés, robotiques, violents, sans tendresse, cannibales) dans des films tels qu'« Une Vue imprenable » (1993) d'Amal Bedjaoui et « Espacio 2 » (2001) de Lino Escalera ; les yeux noirs dans les chansons « Black Eyed » du groupe Placebo, « Les Yeux noirs » du groupe Indochine, et « Sans Contrefaçon » de Mylène Farmer.

Le regard du viol n'est pas forcément désagréable : il peut être, comme le décrit Marcel Jouhandeau dans *Carnets de Don Juan* (1957), « plus grave qu'une nuit d'amour » : « Non, je n'ai jamais été violé et abandonné comme par ce regard en une seconde et en pleine rue, subtil, sagace, sûr de son harpon et sans remords... Cet homme... s'est retourné tout d'un coup et, me dévoilant son visage d'Archange, m'adressa face à face ce message d'une langueur, d'une ferveur et à la fin d'une férocité qui n'avaient plus rien d'humain... » (p. 96)

« Déjà ce soir-là Méphisto incognito guettait sa victime en rasant les murs. Dans les vitrines se croisent leurs regards, miroirs qui se font signe, sans parole et sans signature. » (c. f. la chanson « Les Trottoirs de Los Angeles » du spectacle musical *La Légende de Jimmy*)

« Il a changé votre vie. Son regard pénétrant vous hantera jusqu'à la fin de vos jours. » (Thibaut de Saint Pol, *N'Oubliez pas de vivre*, Éd. Albin Michel, Paris, 2004, p. 246)

« Il me dévisagea de ses grands yeux bleus comme le ciel et impitoyables. » (Garnet Montrose décrivant Daventry, dans James Purdy, *Je suis vivant dans ma Tombe* (1975), Éd. Le Serpent à Plumes, Paris, 1994, p. 43)

« Diego fut fasciné, sans pouvoir détourner le regard de ce demi-dieu qui l'observait et se laisser observer. Ils n'échangèrent pas un mot : l'autre le prit par le bras, le retourna contre le mur et le posséda. 'Je suis rentré au dortoir ma bougie éteinte, mais éclairé de l'intérieur, et avec le pressentiment d'avoir soudain compris le monde', dit-il. » (Senel Paz, *Fresa y Chocolate*, Éd. Mille et une Nuits, Paris, 1991, p. 22)

### **c) Le personnage homosexuel faustique vend son âme au diable en l'échange de l'immortalité :**

*Notre Faust* (1976) de Maurice Béjart, « La Comtesse aux Pieds nus » (1954) de Joseph Mankiewicz, *Docteur Faust* (1983) de Thomas Mann, *Faust* (1990) de Fernando Pessoa, *Docteur Faustroll* (1898) d'Alfred Jarry, la pièce *Nietzsche, Wagner, et autres Cruautés* (2008) de Gilles Tourman, *Le Portrait de Dorian Gray* (1891) d'Oscar Wilde, *Faust* (1594) de Christopher Marlowe, Fausto dans le roman *Portrait de Julien devant la fenêtre* (1979) d'Yves Navarre, l'opéra-rock *Faust ou la Reconquête* (1999) de Thierry Jarnard, « Doctor Jekyll and Sister Hyde » (1971) de Roy Ward Baker, « Morgane et ses Nymphes » (1970) de Bruno Gantillon, « Ma Vie est un Enfer » (1991) de Josiane Balasko, le roman *L'Autre Faust* (2001) de Didier Godard, etc..

Le titre du roman *El Lugar sin Límites* (1966) de José Donoso est un clin d'œil au Docteur Faust de Christopher Marlowe où Méphistophélès déclare que l'enfer n'a pas de frontières.

« As-tu vendu ton âme au diable, Jimmy Dean ? » (c. f. la chanson « Les Trottoirs de Los Angeles » dans le spectacle musical *La Légende de Jimmy*)

« J'ai pas eu de jeunesse. Ma jeunesse, je l'ai vendue. » (Jacques Nolot dans le film « La Chatte à deux Têtes » (2002) de Jacques Nolot)

**d) Le personnage homosexuel donne sa langue au chat diabolique :** \* Voir également la partie « baiser de Judas » de « première fois » et la partie « tendresse » de « douceur-poignard » dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

Le roman *La Confusion des Sentiments* (1928) de Stefan Zweig, « Embrasser les Tigres » (2004) de Teddi Lussi Modeste, la chanson « La Langue des Anges » de Catherine Lara dans l'opéra-rock *Sand et les romantiques*, la B.D. *Journal (1)* de Frabrice Neaud, etc..

« Je donne ma langue au chat. » (Isabelle la femme violée à Texor Texel, dans la pièce *Cosmétique de l'Ennemi* (2008) d'Amélie Nothomb)

« C'est une méchante langue ! » (La Vierge Marie en parlant du diable, dans la pièce *L'Opération du Saint-Esprit* (2007) de Michel Heim)

« Il m'a fallu l'impasse, donner ma langue au chat pour contrer l'existence. » (c. f. la chanson « Méfie-toi » de Mylène Farmer)

« Fais attention ou j't'arrache la langue avec ma chatte ! » (Vaginette à Diego, dans la pièce *Le Jardin des Dindes* (2008) de Jean-Philippe Set)

« Entre moi, entre toi, ta langue de fer ou langue de chat. » (c. f. la chanson « La Chevauchée des Champs de Blés » du groupe Indochine)

« C'est pas d'ma faute, et quand je donne ma langue au chat, je vois les autres tout prêts à se jeter sur moi. » (c. f. la chanson « Moi... Lolita » d'Alizée)

Dans la pièce *Transes... Sexuelles* (2007) de Rina Novy, Jacques parle de « donner sa langue à la chatte ».

« Je titille à présent son sexe, à demi dressé, de coups de langue lents et mesurés, à la manière d'un félin. » (Éric dans Albert Russo, *L'Amant de mon Père* (2000), Éd. Cercle Poche, Paris, 2005, p. 36) ; « Sven se mit à lécher la hampe, par petites touches, comme un jeune chat qui découvre une nouvelle friandise. » (*Idem*, p. 98)

Dans le roman *Je suis vivant dans ma Tombe* (1975) de James Purdy, la langue de l'amant homosexuel est comparée à celle du serpent (p. 65).

« Il montre du doigt la langue de Janis Joplin qui sort de sa bouche comme un sabre ensanglanté » (Une réplique de la pièce *Jerk* (2008) de Dennis Cooper)

Manuela – « Je me suis dit que cette pauvre Héloïse (...) allait y passer. Que son sort allait être réglé en deux coups de dents, et que...

Suzanne – Tu as de ces expressions !

Manuela – Pardon. En deux coups de langue...

Suzanne – Manuela !

Manuela – Ben quoi ! Un chat est un chat. »

(Un dialogue entre Manuela, la sœur d'Héloïse, et Suzanne, l'amante d'Héloïse, dans Hélène de Monferrand, *Journal de Suzanne*, Éd. de Fallois, Paris, 1991, p. 249)

Le diable prend la forme de l'action des sorcières de William Shakespeare dans la pièce *Macbeth* (1623), c'est-à-dire d'« une faire qui n'a pas de nom » (Les sorcières, Acte IV, scène 1, dans William Shakespeare, *Macbeth*, Éd. Montaigne, Paris, 1977, p. 163). Étienne Daho

non parle du « *passager de plus qui n'a pas de nom, pas de prénom, anonyme* » et qui s'imisce discrètement dans le couple homosexuel (c. f. la chanson « Les Passagers » d'Étienne Daho).

« *C'est le chat de gouttière le plus anonyme du monde.* » (Jean-Pierre Belone dans le film « Le Placard » (2001) de Francis Veber)

« *La rencontre était anonyme.* » (Fabien face au diabolique Brittomart, dans Julien Green, *Si j'étais vous* (1947), Éd. Plon, Paris, 1970, p. 23) ; « *Cette parole que vous venez de prononcer nous tiendra lieu de tous les parchemins traditionnels signés de notre sang, voulez-vous ? De telles billevesées ne sont plus de notre temps, pas plus que ce mot de diable qui vous a échappé, tout à l'heure et que vous bannirez de votre vocabulaire.* » (Brittomart à Fabien, *Idem*, p. 75) ; « *l'inconnu aux yeux noirs* » (*Idem*, p. 81)

Le diable peut distraire de tout, y compris de lui-même. Certains personnages homosexuels, en lui donnant leur langue, souffrent d'amnésie et ne peuvent plus parler (c. f. le dessin du monstre félin dans le journal intime d'Hervé dans le film « Un Año sin Amor » (2005) d'Anahi Berneni). Leur voix intérieure leur impose cette maxime : « *Dis que tu viens d'un monde effacé... monde de songe...* » (Manuel Puig, *Le Baiser de la Femme-Araignée*, Éd. Seuil, Paris, 1979, p. 219) Les mots du contrat diabolique tiennent en une consigne toute simple que Pascal Bruckner rappelle dans *La Tentation de l'innocence* (1995) : « *Tu adopteras mes méthodes tout en me reniant.* » On la retrouve édictée dans le film « Hedwig and the Angry Inch » (2001) de John Cameron Mitchell : « *Deny me and be doomed.* » (« Renie-moi et sois maudit. ») Le diable fait oublier le prénom tout en donnant au personnage qu'il habite l'impression de l'unifier. « *Homonymes... Anonymes.* » (c. f. la chanson « Les Passagers » d'Étienne Daho)

L'amant est comparé à un chat dans le roman *N'oubliez pas de vivre* (2004) de Thibaut de Saint Pol : « *Où est le chat ? C'est lui la solution.* » (p. 107) Entre la voix narrative et ce « *félin cajoleur* » (*Idem*, p. 204), c'est l'histoire d'une possession : « *Vous êtes tout à lui. Il a gagné.* » (*Idem*, p. 234). D'ailleurs Quentin, l'amant homosexuel, a un « *sourire félin* » (*Idem*, p. 247).

« *T'es mon p'tit Prince charmant maintenant.* » (Mathieu à son chat, dans le film « Presque rien » (2000) de Sébastien Lifshitz)

Dans le film « Giallo Samba » (2003) de Cecilia Pagliarini, Monica la lesbienne discute avec son meilleur ami, Joaquim, qu'elle compare à un « *chat* ».

#### **e) Le personnage homosexuel évoque la présence d'une créature (généralement diabolique) appelé « L'Autre » :**

La pièce *Journal d'une Autre* (2008) de Lydia Tchoukovskaïa, le roman *L'Autre* (1971) de Julien Green, la chanson « Cœur déjà pris » d'Alizée, la chanson « Si j'avais au moins » de Mylène Farmer, la pièce *À Trois* (2008) de Barry Hall, « L'Un dans l'Autre » (1999) de Laurent Larivière, « La Vie des Autres » (2000) de Gabriel de Monteynard, *Le Nid d'Autrui* (1894) de Jacinto y Martinez Benavente, « *L'Autre* » dont parle Jean Guidoni lors de son concert à la *Boule Noire* à Paris en avril 2007, la pièce *Arthur Rimbaud ne s'était pas trompée* (2008) de Bruno Bisaro, la pièce *L'Autre Monde, ou les États et Empires de la Lune* (vers 1650, adaptée en 2008) de Cyrano de Bergerac, « Le Frère, la Sœur... et l'Autre » (1970) de Douglas Hickox, le tableau *L'Un de l'Autre* (2004) de Charles-Louis La Salle, etc..

Dans la chanson « L'Autre » de Mylène Farmer, « l'Autre » est l'androgynie, le jumeau narcissique (« *Toi et moi du bout des doigts nous tisserons un autre : un autre Moi.* »). Il est présenté comme une créature angélique prenant forme humaine (« *Mais qui est l'Autre ? Quel étrange messenger !* »).

L'Autre est un dieu : « *Tu m'as toujours paru si fort, si indépendant ! Tu ne faisais pas de compromis. (...) En t'observant, je ne pouvais m'empêcher de me sentir affreusement corrompu, impur : je suis si différent !* » (Christopher Isherwood, *Rencontre au Bord du Fleuve*, Éd. Flammarion, 1982, p. 11)

« *Oh, il y eut d'autres gens pour venir, ça oui. Je ne peux pas me les rappeler tous. (...) mais vous comprenez, l'autre est venu, et c'est la vraie raison pour moi d'écrire dans ma tête ce journal.* » (Garnet Montrose dans James Purdy, *Je suis vivant dans ma Tombe* (1975), Éd. Le Serpent à Plumes, Paris, 1994, p. 39)

-----fontière à franchir avec précaution-----

## **B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

**La fiction peut renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :**

**a) b) c) L'amant diabolique (regard/Faust) :**

Je vous renvoie au journal *L'Ange sauvage* de Cyril Collard, au documentaire « *Devil in the Holy Water* » (2001) de Joe Balass, à l'amant diabolique anonyme dans *La Mauvaise Vie* (2005) de Frédéric Mitterrand (p. 159), etc..

Dans l'Espagne des années 1940 en Espagne, Juan Soto interprète des chansons du répertoire de la revue *Si Fausto fuera Faustina*. En France, Émilienne d'Alençon tient le rôle principal du *Petit Faust* (1898) à l'Opéra-Comique de Paris.

« *L'homosexualité m'intéresse dans la mesure où elle suppose un rapport tout à fait spécial avec sa propre image, un combat entre le réel et l'imaginaire. Le combat avec l'ange...* » (Franco Brusati cité par Claude Beylie, dans la revue *L'Avant-Scène Cinéma*, n° 277, 1<sup>er</sup> décembre 1981)

« *Il était de dos, dans cette maison tranquille et silencieuse, et j'eus soudain terriblement peur. Peur qu'il ne se retourne en ayant un autre visage. (Le visage du diable.)* » (Christophe Tison, *Il m'aimait*, Éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 2004, p. 48)

« *Sébastien me serrait la main avec la force de l'amour qu'il avait pour moi, avec la rage de la culpabilité, celle d'avoir invité parmi nous cette chose indésirable qu'il nous fallait combattre.* » (Gaël-Laurent Tilium parlant du virus du Sida, dans *Recto/Verso*, Éd. Altal, Saint-Amand-Montrond, 2007, pp. 238-239) ; « *Il n'y a pas de possibilité. Il ne peut rien se passer. On s'aime trop. Il est trop jeune, trop mignon, c'est un ange.* » (*Idem*, p. 235) ; « *J'avais près de moi l'ennemi et l'ami, la tentation et l'innocence, le plaisir et le danger.* » (*Idem*, pp. 159-160)

« *Mais à quoi joue-t-il à la fin ? (...) J'ai beau être persuadé que je le manipule, j'en arrive quand même à me demander si ce n'est pas moi le pantin dans l'affaire.* » (Alexandre Delmar, *Prélude à une Vie heureuse*, Éd. P. Torres & Éditions Textes Gais, Paris, 2004, p. 50)

« Les Dieux sont étranges. Ce n'est pas uniquement de nos vices qu'ils font des instruments pour nous châtier. Ils nous mènent à la ruine par ce qu'il y a en nous de bonté, de douceur, d'humanité, d'amour. » (Oscar Wilde, *De Profundis*, 1897)

« Sous un physique d'angelot, il cachait à peine une nature de gamin démoniaque. » (Frédéric Mitterrand, *La Mauvaise Vie*, Éd. Robert Laffont, Paris, 2005, p. 204)

« Jack Kerouac leva la tête de l'oreiller et me regarda par-dessus mon épaule ; juste à notre gauche, la lumière du néon rosé donnait à la chambre une couleur légèrement diabolique. » (Gore Vidal, *Palimpseste – Mémoires* (1995), Éd. Galaade, Paris, 2006, p. 351)

Cathy Bernheim évoque « le petit chat échaudé qui repose en son amante. » (Cathy Bernheim, *L'Amour presque parfait*, Éd. du Félin, Paris, 2003, p. 142)

#### **e) L'Autre :**

« Fidèle héritier de la tradition romantique, Luis Cernuda se présente comme l'exilé, le marginal, 'l'Autre'. » (Emilio Barón, *Luis Cernuda Poeta*, Éd. Alfar, Séville, 2002, p. 11)

« Étranger à lui-même, il ne peut aimer qu'un Autre-que-soi, car c'est lui-même dans son absolue altérité qu'il aime sous les espèces de l'autre. » (Jean-Paul Sartre à propos de Jean Genet, dans *Saint Genet*, Éd. Gallimard, Paris, 1952, p. 109) ; « Il se fascine sur l'Autre et fuit sa propre conscience de soi. » (*Idem*, p. 169)

« Quand je vois un homme différent de moi, je n'en reviens pas ; je suis ébloui, émerveillé par la différence des autres. » (Jean Genet cité dans Tahar Ben Jelloun, « Une Crépusculaire Odeur l'isole », dans *Magazine littéraire*, n° 313, Paris, septembre 1993, p. 30)

Comme l'écrit très justement Jacques André, « l'homos-sexualité n'est pas la méconnaissance de l'altérité, elle en serait plutôt le savoir excessif » (Jacques André, « Le Lit de Jocaste », dans *Incestes*, Éd. PUF, Paris, 2001, p. 18).

« L'Autre, c'est cet étranger qui s'est immiscé dans ma vie et dans mon corps. » (Martine Cauvent, *Guérir de l'Inceste*, Éd. Chronique sociale, Lyon, 2006, p. 17)

amant narcissique (filmer sa vie)

\* Voir également miroir, Don Juan, voyeur vu, espion, clonage, la partie « paravent » de poupées, inversion, chevauchement de la fiction sur la réalité, photographe, amant comme modèle photographique, et Pygmalion, dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

**A – FICTION**

**a) Le personnage homosexuel trouve en son amant homosexuel une projection idéalisée et spéculaire de lui-même :**

« Espelho de Carne » (1983) d'Antonio Carlos Fontoura, le voile entre les deux amants dans la poésie « Pénombre » de Pierre Louÿs, Hedwig et Tommy dans la forêt de linge tendu dans le film « Hedwig and the Angry Inch » (2001) de John Cameron Mitchell, la vitre entre Johnny et Omar dans le film « My Beautiful Laundrette » (1985) de Stephen Frears, la vitre entre les deux amants dans le film « Almost Normal » (2005) de Marc Moody, la vitre entre Rodrigue et Jérémy dans le film « Plutôt d'accord » (2004) de Christophe et Stéphane Botti, « Behind Glass » (1981) d'Ab Van Leperen, « Un Chant d'Amour » (1950) de Jean Genet, « Pink Narcissus » (1971) de James Bidgood, le roman *Le Baiser de Narcisse* (1907) de Jacques Adelsward, la jumelle narcissique dans la pièce *Le Cabaret des Utopies* (2008) du Groupe Incognito, « Le Baiser devant le Miroir » (1933) de James Whale, « I'll Be Your Mirror » (1996) de Nan Goldin, l'album « Surfaces de Plaisir » (1987) de Federico Moura, le garçon plat dans le conte *Lisa-Loup et le Conteur* (2003) de Mylène Farmer, « L'Un dans l'Autre » (1999) de Laurent Larivière, le roman *Le Traité de Narcisse* (1891) d'André Gide, le roman *La Sombra del Humo en el Espejo* (1924) d'Augusto d'Halmar, Silverio devant son miroir dans le roman *El Martirio de san Sebastián* (1917) d'Antonio de Hoyos, Nemesio dans le roman *A Sodoma en Tren cobijo* (1933) d'Álvaro Retana, « Le Narcisse noir » (1947) de Powell et Pressburger, « Image in the Snow » (années 1940) de Willard Maas, « Glissements progressifs du Plaisir » (1974) d'Alain Robbe-Grillet, « I'm The One That I Want » (2000) de Lionel Coleman, « Je suis ma propre Femme » (1992) de Rosa Von Praunheim, « Narziss Und Echo » (1989) de Michael Bryntrup, « Dorian Gray Im Spiegel der Boulevardpresse » (1983) d'Ulrike Ottinger, la pièce *Le Funambule* (1958) de Jean Genet, la pièce *Cannibales* (2008) de Ronan Chéneau, etc..

« Il frémissait, nu maintenant, totalement nu et désarmé, recroquevillé dans le vent bleuté du soir, la tête basse pour ne pas encore affronter le reflet de lui-même qu'il se préparait à reconnaître dans le regard de Pierre Gravepierre. Il aurait aimé pleurer. Il aurait aimé se jeter, bras en avant vers Pierre Gravepierre. Il aurait aimé être happé doucement et étreint avec une violence qui l'aurait brisé. » (Claude Brami, *Le Garçon sur la Colline*, Éd. Denoël, Paris, 1980, pp. 247-248)

« Ça fait cinq, (...) si je repense à mes amours. (...) Ça fait bizarre de les mettre sur la même surface, à égalité, tout plat, hop, un peu comme s'ils étaient posés tous les cinq sur l'eau. » (Willie dans Tristan Garcia, *La Meilleure Part des Hommes*, Éd. Gallimard, Paris, 2008, p. 279)

a) 1) L'amant narcissique est soi-même :

Dans le film « Le Sable » (2005) de Mario Feroce, Éliisa s'embrasse dans la glace. Dans la pièce *Entre Fous Émois* (2008) de Gilles Tourman, Jarry affirme dès le début qu'il n'y a que lui qui l'intéresse. Dans la pièce *D'habitude j'me marie pas !* (2008) de Stéphane Hénon et Philippe Hodora, le protagoniste tombe amoureux de son reflet. Le protagoniste de la pièce



*Happy Birthday Daddy* (2007) de Christophe Averlan se prend pour Narcisse et se masturbe sous la douche. Dans le film « L'Ombre d'Andersen » (2000) de Jannik Hastrup, Andersen s'embrasse dans la glace. Hervé s'appelle lui-même « *mon chéri* » dans la pièce *Hétéropause* (2007) d'Hervé Caffin et de Maria Ducceschi. Dans la pièce *La Femme assise qui regarde autour* (2007) d'Hédi Tillette Clermont Tonnerre, le protagoniste donne un baiser à son reflet dans le miroir. Dans le film « Les Enfants terribles » (1949) de Jean-Pierre Melville, Paul s'écrit une lettre d'amour à lui-même par un lapsus épistolaire, alors que pourtant, il souhaitait l'adresser à Agathe. Romain, le héros du film « Le Temps qui Reste » (2005) de François Ozon, exprime son narcissisme dans la mort : « *Je voulais vous dire que je vous aime, que je suis très malade et que je vais bientôt mourir* » dit-il à son reflet spéculaire dans l'ascenseur.

L'amour homosexuel iconographique est un amour de mise en abyme, projectionnel : l'amant homosexuel se regarde aimer, ne vit que dans le désir d'aimer sans aimer vraiment, expérimente l'amour dans l'intention plus que dans les faits : « *Je voudrais que tu me manques.* » (c. f. la chanson « J'aimerais aimer » dans le concert « Petits Secrets » de Christophe Moulin, au *Palais des Glaces*, Paris, mars 2007)

« *James cultivait l'art d'être superficiel.* » (Benoît Duteurtre, *Gaieté parisienne*, Éd. Gallimard, Paris, 1996, p. 52)

« *Dis-moi que je suis belle et que je serai belle, éternellement... éternellement.* » (Fédora chantant ironiquement devant son miroir, dans *Hélène de Monferrand*, *Journal de Suzanne*, Éd. de Fallois, Paris, 1991, p. 243)

« *Je pourrais très bien tomber amoureux de moi. C'est le début de la bisexualité.* » (Julien dans la pièce *Open Bed* (2008) de David Serrano et Roberto Santiago)

« *C'est mon grand problème, je me fais constamment la cour.* » (Le héros du film « Les Amoureux » (1964) de Mai Zetterling)

« *De toute façon, tu ne t'intéresses à personne d'autre qu'à toi.* » (Marie à Loïc, dans le film « Garçon stupide » (2003) de Lionel Baier)

« *Tu n'as dit 'je t'aime' qu'à toi-même.* » (c. f. la chanson « Jimmy Love Me » de la Diva dans le spectacle musical *La Légende de Jimmy*)

« *On ne vit qu'avec soi. On n'aime que soi.* » (Le juge Kappus dans Yves Navarre, *Portrait de Julien devant la fenêtre* (1979), Éd. H&O, Béziers, 2006, p. 154)

a) 2) L'amant narcissique est identifié comme un autre que soi :

Le lit de amants homosexuels est entouré de miroirs dans les films « Attache-moi » (1987) de Pedro Almodóvar, « Grande École » (2003) de Robert Salis, « Boat Trip » (2003) de Mort Nathan, etc..

Dans le film « Billy's Hollywood Screen Kiss » (1998) de Tommy O'Haver, Billy, en songe, veut aller rejoindre Gabriel qu'il voit courir vers la mer, mais il se heurte contre une vitre invisible qui l'empêche d'avancer : l'écran de cinéma. On observe un véritable mimétisme spéculaire entre les deux amants homosexuels dans le film « Kilómetro Cero » (2000) de Juan Luis Iborra et Yolanda García Serrano. La génitalité homosexuelle est montrée comme spéculaire dans le film « Urbania » (2004) de Jon Shear, ainsi que dans la chanson « Pourvu qu'elles soient douces » de Mylène Farmer (« *Le nec plus ultra en ce paysage, c'est d'aimer des côtés.* »). Jean-Marc, dans le roman *Le Cœur éclaté* (1989) de Michel Tremblay, évoque

concernant le « milieu homo » « ces boîtes à la mode où la jeunesse pavane sa beauté, ses pectoraux et son linge neuf en un perpétuel spectacle de soi-même. » (p. 226) L'amant n'est pas toujours un gentil écran plat (c. f. la chanson « Corps et Armes » d'Étienne Daho). Dans le film « Thomas trébuché » (1998) de Pascal-Alex Vincent, au moment où Thomas embrasse son copain, il est blessé au visage par des éclats de verre. Autre exemple : le poète espagnol Vicente Aleixandre voit un inquisiteur dans son miroir (c. f. le poème « El Inquisidor ante el Espejo » dans *Diálogos del conocimiento* (1977)).

« Je me vois dans le miroir à même sa peau. » (Cy Jung, *Mathilde, je l'ai rencontrée dans un Train*, Éditions gaies et lesbiennes, Paris, 2005, p. 117)

« De part et d'autre de la vitre, nous nous regardons en silence. » (Mireille Best, *Camille en Octobre*, Éd. Gallimard, 1988, p. 105)

« Nous sommes revenues plusieurs fois dans la chapelle, et à chaque fois tu me tendais le miroir. Tu as mis du rose sur mes paupières, sur ma bouche, du noir sur mes cils (...). En voyant le résultat, tu battais des mains, m'embrassais comme on embrasse son reflet. » (Cécile à Chloé, dans Karine Reyssat, *À ta Place*, Éd. de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 2006, p. 39)

#### **b) Le personnage homosexuel aime se prendre en photo :**

« Billy's Hollywood Screen Kiss » (1998) de Tommy O'Haver, « L'Attaque de la Moussaka géante » (1999) de P. H. Koutras, « Saturn's Return » (2001) de Wenona Byrne, etc..

Dans le film « Ma Vraie Vie à Rouen » (2002) d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, Étienne filme son corps d'athlète avec sa caméra. Ramon passe son temps à se filmer dans le film « Kika » (1993) de Pedro Almodóvar.

« J'adooore cette photo ! » (Un homme travesti regardant la photo que Billy a prise de lui, dans le film « Billy's Hollywood Screen Kiss » (1998) de Tommy O'Haver)

#### **c) Le protagoniste homosexuel fait de sa vie un roman-photo en se filmant sans arrêt :**

« Tarnation » (2003) de Jonathan Caouette, « Almost Normal » (2005) de Marc Moody, « Saturn's Return » (2000) de Wenona Byrne, « Billy's Hollywood Screen Kiss » (1998) de Tommy O'Haver, « Memento Mori » (1999) de Kim Tae-yong et Min Kyu-dong, « This Car Up » (2001) d'Éric Mueller, « Shortbus » (2005) de John Cameron Mitchell, « Kika » (1993) de Pedro Almodóvar, etc..

Dans le roman *El Gladiador de Chueca* (1990) de Carlos Sarune, le protagoniste enregistre sa vie sur un dictaphone.

-----fontière à franchir avec précaution-----

### **B – RÉALITÉ FANTASMÉE**

**La fiction peut renvoyer à une certaine réalité, même si ce n'est pas automatique :**

#### **a) L'amour narcissique :**

« Tennessee Williams souffre d'un profond narcissisme qui l'empêche de regarder à l'intérieur de lui-même. » (Raymond Rosenthal)

« Je me regarde dans le miroir : c'est lui. Je dis : 'Bonjour, c'est moi Kamel.' Il approche son visage, ses lèvres ouvrent mes lèvres. » (Christian Giudicelli, *Parloir*, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 119)

L'amour homosexuel est, selon Platon, un « *reflet d'amour en réponse à l'amour* » (Daniel Borillo et Dominique Colas, *L'Homosexualité de Platon à Foucault*, Éd. Plon, Saint-Amand-Montrond, 2005, p. 81).

« Je n'ai d'ailleurs jamais eu d'aventure avec quiconque. Des relations sexuelles, oui. Des relations amicales, oui. Les deux combinées ? Non. Jimmie, bien entendu, c'était autre chose – c'était moi. » (Gore Vidal, *Palimpseste - Mémoires* (1995), Éd. Galaade, Paris, 2006, p. 253)

#### **b) Certains sujets homosexuels aiment se prendre en photo :**

Robert de Montesquiou se fait peindre et photographier plus de deux cents fois. « *Je voudrais que l'admiration pour moi allât jusqu'au désir physique.* » (Robert de Montesquiou cité dans Michel Larivière, *Dictionnaire des Homosexuels et Bisexuels célèbres*, Delétra Éditions, Paris, 1997, p. 252) Suzy Solidor décore ses salons parisiens uniquement de portraits d'elle (elle en possède plus de deux cents cinquante !). Frida Kahlo accède à la célébrité grâce à ses nombreux autoportraits. Hervé Guibert, Yukio Mishima, Louis II de Bavière, James Dean, Cecil Beaton, Robert Mapplethorpe, Marcel Proust, Pierre Loti, Salvador Dalí, Andy Warhol, etc., aiment à se photographier dans un miroir ou à se peindre eux-mêmes. « *Souvent, Dean se photographiait dans le miroir, passion qu'il garda toute sa vie.* » (Ronald Martinetti, *James Dean*, Éd. France-Empire, Paris, 1995, p. 62)

« *Ruse sublime du narcissisme, l'auteur fait semblant de faire semblant d'être narcissique.* » (Pierre Jourde, *La Littérature sans Estomac*, Éd. L'Esprit des Péninsules, Paris, 2002, p. 122)

« *Comme je me sentais seul, dramatiquement seul, ce n'est qu'avec moi-même que je pouvais communier.* » (Michel Bellin, *Impotens Deus*, Éd. Alna Atlantique, La Rochelle, 2006, p. 62) ; « *J'aimais souvent me contempler nu.* » (*Idem*, p. 60)

#### **c) Certaines personnes homosexuelles passent beaucoup de temps à filmer leur vie façon « roman-photo » :**

Andy Warhol écrit son journal en filmant sa propre vie. Hervé Guibert filme scrupuleusement son corps malade du Sida. Joseph Morder propose aussi de tourner en Super-8 tout ce qu'il voit dans sa vie. La mode des *blog*, ces journaux intimes diffusés sur Internet, a conquis beaucoup de membres de la communauté homosexuelle. Je vous renvoie également aux mémoires de Néstor Almendros *Días de una Cámara* (1980).

\* Voir également mort = épouse, la partie « mélodrame » de Emma Bovary « J'ai un amant ! », la partie « regards » de amant diabolique, la partie « rouge et noir » de corrida amoureuse, et la partie « adieux » de « Un Petit Poisson, Un Petit Oiseau », dans le *Dictionnaire des codes homosexuels*.

## **A – FICTION**

### **Le personnage homosexuel est séduit par la tristesse de son amant :**

« Shortbus » (2005) de John Cameron Mitchell, les chansons « Je t'aime Mélancolie » et « Tous ces Combats » de Mylène Farmer, le roman *Tes Blessures sont plus douces que leurs Caresses* (1986) de Jean-Paul Goujon, le roman *La Confusion des Sentiments* (1928) de Stefan Zweig, le roman *Una Mujer en la Guerra de España* (2003) de Carlota O'Neill, « L'Amour c'est gai, l'amour c'est triste » (1968) de Jean-Daniel Pollet, « Tristesse et Beauté » (1984) de Joy Fleury, le roman *L'Amant malheureux* (1943) d'Alberto Moravia, « Un Chant d'amour » (1950) de Jean Genet, la photo *Le Marin* (1985) de Pierre et Gilles, etc..

On retrouve le « On s'aime parce qu'on (se) déteste ou qu'on chute ensemble » dans le roman *N'Oubliez pas de vivre* (2004) de Thibaut de Saint Pol : « *Il se déteste en secret. Vous êtes si proche de lui. (...) Que vous auriez besoin de Quentin dans ces secondes de descente !* » (p. 131)

« *Mais quel ami triste je me suis choisi !* » (Gabriele à son amant Marco, dans la pièce *Une Journée particulière* (2007) d'Ettore Scola)

« *Il flottait, en cet endroit, un air terriblement romantique et je me sentis très vite envahi par la nostalgie.* » (Éric dans Albert Russo, *L'Amant de mon Père* (2000), Éd. Cercle Poche, Paris, 2005, p. 140)

« *Ces confidences engendrent aujourd'hui dans son regard la même tristesse qu'hier. Et dans mon cœur le même attendrissement.* » (Dominique à propos de Romain, dans Françoise Dorin, *Les Julottes*, Éd. Plon, Paris, 2001, p. 27)

« *Nicolas pense à la nuit passée ; il revoit le visage de Julien, dont la beauté vide éveille des larmes délicieuses.* » (Benoît Duteurtre, *Gaieté parisienne*, Éd. Gallimard, Paris, 1996, p. 91)

« *Une chose était certaine ; quand Gunther était là, il se sentait bien, au chaud, et il avait envie de pleurer tout doucement, jusqu'à en mourir.* » (Michel del Castillo, *Tanguy*, Éd. Julliard, Paris, 1957, p. 72)

« *Besoin d'un regard, de peau et de larmes* » (c. f. la chanson « XXL » de Mylène Farmer) ; « *3, l'infirmière pleure. 4, je l'aime.* » (c. f. la chanson « Maman a tort » de Mylène Farmer) ; « *Aimer, c'est pleurer quand on s'incline.* » (c. f. la chanson « Libertine » de Mylène Farmer) ; « *Partager mon ennui le plus abyssal, au premier venu qui trouvera ça banal. (...) En moi, en moi, toi que j'aime, dis-moi, dis quand ça n'va pas.* » (c. f. la chanson « L'Âme-Stram-Gram » de Mylène Farmer)

« *On sent dans son regard qu'il est triste. C'est ça aussi qui m'a attiré chez lui, et m'a donné tellement envie de lui parler.* » (Molina en parlant de sa première rencontre avec Gabriel, dans Manuel Puig, *Le Baiser de la Femme-Araignée*, Éd. Seuil, Paris, 1979, p. 66)